Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

LORRAINE - MARNE - VERDUN - NIEUPORT - SOMME –

FLANDRES AMIENS-AISNE

HISTORIQUE

DU

55e RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

PENDANT

LA GUERRE 1914-1918

Ce livre n'a pas la prétention d'être d'une exactitude parfaite, mais ceux qui ont vu combien, au soir même d'une bataille, il est difficile de connaître les événements de la journée, ne s'en étonneront point et en excuseront les auteurs.
Notre but a été d'en faire un guide pour tous ceux qui ont fait la guerre avec le 55e, pour tous les membres de la famille si unie que le régiment a constituée aux heures d'épreuve comme à celles de gloire.
Nous avons voulu que chacun y puisse trouver des points de départ pour ses souvenirs personnels et refaire avec son aide la marche marquée de dures étapes qui, commencée à Vézelise en 1914, vient de s'achever glorieusement sur le sol du Boche vaincu..
Les combattants de la première heure y verront combien vaillamment leur magnifique exemple fut suivi et ils acquerront la certitude que leurs durs sacrifices ne furent pas consentis en vain.
Si leur bravoure ne fut point dépassée, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes, elle était trop grande.
Et notre historique aura, comme tout bon artilleur, « rempli sa mission » si les canonniers des classes à venir savent y puiser des leçons d'énergie et de courage qui les prépareront à imiter, s'il le faut, leurs valeureux anciens.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

MOBILISATION ET DÉPART

Où êtes-vous aux heures sombres de juillet 1914 ?

Pour les uns le « cafard » ne compte plus que quelques semaines, vite passées aux grandes manœuvres, et ce sera la classe… Enfin !

Pour d'autres, c'est la perspective de devenir anciens et avec elle, les douces espérances de mieux être : ordonnance, employé chez le trésorier ou le major, peut-être même, « garde-mites» ou « garde-boules ». Et aussi, l'attente des « bleus » que l'on va « dresser », car on n'a jamais été « bleu »… ou on ne s'en souvient .plus. Il y en a d'ailleurs qui naissent anciens.

Mais voilà que sans crier gare les mauvaises nouvelles circulent et les événements se précipitent. De toutes les lectures se dégage une idée : on nous cherche querelle une querelle d'Allemand. Les permissionnaires sont rappelés et les jeunes hommes qui ont quitté le régiment les années précédentes, ceux qui commencent à se faire un « nid », partagent nos inquiétudes. Sera-ce la guerre ? Faudra-t-il laisser là sa jeune femme, son foyer, ses affaires en plein train ?

L'Allemagne est prête, son peuple dressé pour la guerre, son armée tendue « nach Paris ». L'heure du lâcher des hordes du Kaiser est révolue. C'est la guerre.

La mobilisation du régiment s'exécute d'une façon parfaite. Dès le deuxième jour, chaque groupe rejoint son cantonnement, le 1er à Camaret, le 2e à Jonquières, le 3e à Courthezon. Les opérations prévues s'accomplissent dans le plus grand ordre. L'affairement le plus complet règne partout; réservistes à habiller, chevaux à harnacher ; mais la bonne volonté de chacun vient à bout des nombreuses difficultés et les unités sont prêtes avant l'heure.

En attendant le départ, on fait connaissance avec ses chefs, ses camarades, on commente les dernières nouvelles, l'adhésion de l'Angleterre, la dénonciation de la Triplice par l'Italie, et surtout, chose moins sérieuses, les derniers « canards », l'assassinat de Guillaume II, Pégoud dans un Zeppelin, etc.

Dans chaque cantonnement, quelle que soit l'heure il y a foule au parc pour saluer les batteries qui s'en vont. On les charge de fleurs et des adieux s'échangent, un peu émus parfois, car, en ces quelques jours, des liaisons ont eu le temps de s'ébaucher.

Jamais embarquement ne fut plus rapide, tant est grande la bonne volonté de chacun et les voitures semblent se riper d'elles-mêmes au commandement « Ferme ! » des chefs de pièce.

Jusqu'aux chevaux dont les plus récalcitrants donnent l'exemple et se rangent facilement. Comprennent-ils ? On serait tenté de le croire, car on ne vit plus beaucoup de chevaux empêtrés pendant la campagne et cependant Dieu sait s'ils étaient nombreux au polygone, au temps des batteries attelées !

Au départ, une légère angoisse étreint chacun, car c'est maintenant vers l'inconnu que l'on se dirige, mais on se reprend bien vite, confiant dans la justice de notre cause.

Et puis, c'en sera fait enfin de la menace constante de guerre qui, depuis 1870, plane sur nos têtes. L'Allemagne nous provoque comme elle l'a déjà fait maintes fois. Après l'affaire Schnaebelé, le coup d'Agadir ; après Agadir, les difficultés au sujet de la légion étrangère. On ne peut toujours céder. L'attaque sera puissante, nous nous défendrons vaillamment : la force n'a pas toujours primé le droit.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Les vœux de tout un peuple nous accompagnent ; à toutes les gares, de nombreuses personnes sont là pour nous tendre des fruits, du vin, du chocolat, des confitures, et nous les voyons mécontentes si par hasard le mécanicien, soucieux de l'horaire, ne ralentit point son convoi pour leur permettre de nous approvisionner.

Les gardes-voies présentent les armes et seul leur sérieux impeccable arrête sur nos lèvres le sourire que fait naître parfois un ventre trop bedonnant ou une veste trop étroite.

Nous remontons par la rive droite la verdoyante vallée du Rhône. Où allons-nous ? Est-ce en Alsace, en Lorraine ou ailleurs ? Quelques-uns le savent sans doute, mais le secret est bien gardé.

Lyon, Dijon, Is-sur-Tille sont rapidement traversés, ensuite Neufchâteau et Mirecourt, puis Vézelise où le train se gare. C'est ici le terminus du trajet par voie ferrée, on débarque ; tout le régiment se rassemble dans les environs d'Haroué.

Les marches de concentration commencent ; ce sont elles qu'évoquent pour nous les noms de Rosières-aux-Salines Haraucourt, Drouville, etc.

On se fait à la vie de campagne, chaque pièce s'organise de son mieux. Les cuisiniers improvisés s'essaient à faire tenir les plats de campement sur deux pierres branlantes, pendant que les camarades vont aux provisions. C'est là une mission de confiance que seuls les débrouillards peuvent mener à bien. Que de diplomatie ne faut-il pas déployer auprès des indigènes, si l'on veut se faire céder au plus bas prix les denrées nécessaires pour compléter l'ordinaire. Et les populations de la région doivent être frappées du nombre de colonels soumis à un régime spécial !

Les habitants ont en effet vendu leurs réserves aux premières troupes passées, il faut user de ruse. Comment résister à ce militaire qui implore du lait, des œufs ou une poule pour son colonel - un vieux et un chic type - dont l'estomac ne peut supporter les denrées indigestes de l'ordinaire ?

Le problème du couchage est plus long à résoudre, car les nuits sont très fraîches, tout au moins à l'approche du jour. Mais l'on apprend bientôt à s'installer confortablement sous un caisson, ou, comme Turenne autrefois, sur l'affût d'un canon. On est d'ailleurs si las d'avoir suivi toute une journée les routes poudreuses de Lorraine qu'on ne songe point à compter les étoiles qui agrémentent notre ciel de lit.

NOTRE OFFENSIVE EN LORRAINE

L'apprentissage ne devait pas durer longtemps. Dès le 12, à Saint-Nicolas-du-Port, une première alerte nous apporte le bruit de l'affaire malheureuse de La Garde, où nos camarades du 19e d'artillerie ont été cruellement éprouvés. Le 14, les 1er et 3 groupes du régiment reçoivent à Coincourt le baptême du feu :
Revoyez-vous le glacis de Montcourt, flanqué de bois sombres et couronné par le bois du Haut de la Croix où se tiennent les batteries boches ? C'est là que le 14 août le général **CARBILLET** entraîna à l'ancienne mode, la canne à la main, les fantassins de sa division.
Folie! diront quelques-uns. Ne sont-ce point ces folies-là qui nous ont permis de tenir le dernier quart d'heure ? Et lequel d'entre nous, stimulé par son exemple, n'a point revu aux heures les plus dures, l'image du commandant **JULIE** fumant sa cigarette au haut de la Côte de l'Oie sous une pluie de 210 ?

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Nous n'avions point, nous artilleurs, de drapeau à suivre dans la mêlée, mais combien de nobles figures nous servirent d'exemple et… d'étendard.
Les groupes ont pour mission de préparer la marche de l'infanterie dans le village de Montcourt. Pour la première fois on va se trouver face à face avec l'ennemi et chacun se demande avec angoisse quelle sera l'impression éprouvée. On envisagé la possibilité des divers événements pouvant survenir au cours de la lutte. Que fera-t-on sous le feu ? Et si l'on est blessé? En un mot, on a peur d'avoir peur.
Le feu est à peine ouvert que les batteries sont prises, à partie par l'artillerie ennemie du bois du Haut de la Croix. Le tir est précis et, quoi qu'en disent les journaux, on ne ramasse pas les balles de shrapnell dans les képis. Néanmoins tout marche mieux qu'à la manœuvre, car chacun a conscience de son devoir ; et les commandements sont exécutés avec une promptitude remarquable. L'incertitude d'avant le combat a disparu ; on est heureux et étonné d'être aussi calme et de n'avoir pas peur.
Pendant ce temps le 2e groupe s'impatiente. En batterie à la Fourasse, il a de belles vues sur le champ de bataille. Juché sur les caissons, le personnel suit avec anxiété les péripéties de la lutte ; il voit les fantassins donner l'assaut et s'aplatir sous les rafales des batteries boches dont on aperçoit les lueurs. Pourquoi n'est-il pas auprès des camarades dont on entend le feu d'enfer ? Le juge-t-on moins digne ?
Par deux fois, le commandant **ANDRÉ** demande à être engagé. Deux fois on lui répond qu'il est en réserve et doit attendre.
Les deux groupes, qui ont combattu couchent sur le champ de bataille. Triste nuit que celle-là, première nuit de guerre où, réveillé en sursaut par les cris déchirants des blessés, on aperçoit le ciel sillonné des fusées de l'ennemi en retraite.
Le 15, le canon se tait. Une seule batterie, la 2e, accompagne en avant un bataillon de chasseurs.
Le 16, après une nuit passée sous la pluie, sur le champ de bataille du 14, le régiment rassemblé passe la frontière.
La fatigue est grande, mais à coup sûr, aucune lettre n'en porte l'empreinte. On songe à la joie des « vieux », de ceux surtout qui ont fait 70, lorsqu'ils apprendront que l'on a dépassé le poteau noir-blanc-rouge et que l'on est entré en Alsace-Lorraine.
L'ennemi continue sa retraite, trop rapide de l'avis de certains. N'est-ce point un piège ? Le 18 nous trouve en batterie dans les environs de Dieuze. Derrière nous les étangs de Lindre ; devant nous les pentes boisées de Bénestroff, et leur énigme.
L'ennemi profitera-t-il de ces positions naturelles pour résister, ou, nous ayant amenés au point choisi par lui, attaquera-t-il à son tour ? Nous ne tarderons pas à le savoir.

LA RETRAITE

Notre infanterie débouchant de Bidestroff est arrêtée par l'ennemi qui a ajouté aux défenses naturelles une organisation puissante. Des tranchées bétonnées et une formidable artillerie le protègent. Les attaques sont brisées par des feux nourris de mitrailleuses et pendant toute la journée du 18, les batteries du régiment qui tirent sur ordre et ne voient rien sont contrebattues par des obusiers de 105 et de 150, placés hors de portée pour être neutralisés.

L'ennemi connaît le terrain. Il ne peut avoir aucune incertitude sur les positions que nous occupons, car ce sont les seules de la région. Pendant toute la journée d'ailleurs, des avions nous survolent à faible hauteur, réglant par fusées le tir dont la précision croît sans cesse. Nos pertes sont lourdes, particulièrement au 2e groupe, dont ce jour est le premier jour de combat.

Pas d'autre abri que celui offert par le matériel ; cependant, à certaines pièces, on a serré des gerbes entre les boucliers et les roues, parfois aussi entre le canon et le caisson, mais elles sont un bien faible obstacle pour les éclats des projectiles qui nous arrivent.

La 1re batterie, déjà privée de son chef le 14 août, est à nouveau cruellement atteinte. Le lieutenant **ESTELLON,** qui la commande à ce moment, est mortellement atteint par un obus à son poste de combat. C'est le premier officier tué au régiment.

A la 6 e batterie, le capitaine **NALIS**, qui du haut de son échelle surveille son tir, reçoit de très graves blessures auxquelles il ne devait point survivre, et le lieutenant **COLONNA,** sérieusement blessé à la jambe, doit abandonner le combat.

En cette occasion, le régiment fait preuve de la plus belle bravoure, les vides sont comblés au fur et à mesure par la personne de l'échelon et pas un instant le tir ne se ralentit.

Peu à peu cependant, l'oreille se fait au sifflement des obus, on commence à deviner si la rafale sera longue ou courte, à droite ou à gauche. Hélas ! elle est souvent au but et l'on se plaque au sol, presque à le pénétrer. Le crépuscule apporte enfin le repos à nos nerfs tendus à l'extrême et, à l'aube du 20, le régiment reconstitué est de nouveau prêt pour la lutte.

Triste journée que celle-là ! Dès le matin l'ennemi attaque en force, soutenu par les feux d'une puissante artillerie. Nos troupes, épuisées par les succès coûteux des journées précédentes, doivent céder du terrain.

Le 2e groupe manque d'être pris en entier. Après avoir tiré A courte distance, il se retire en essuyant le feu de l'infanterie ennemie et subit de ce fait quelques pertes.

C'est pour nous la retraite, pendant laquelle les batteries accomplissent jusqu'au bout leur mission de sacrifice, se repliant par échelons, et restant parfois très en arrière, telle la 8e à Lindre et la 2e à Gisselfingen, où elles font payer bien cher à l'ennemi son avance rapide.

Quoi qu'en aient dit certaines gens qui accusent volontiers autrui pour détourner l'attention d'eux-mêmes, la retraite ne se transforme point en déroute, et les Boches, que des hauteurs de Frescati nous recevons chaudement, s'en rendent bien compte.

Pour permettre à la division de traverser la forêt de Vitrimont, les batteries sont maintenues sur ces positions jusqu'à la dernière minute. Malgré les tirs meurtriers d'explosifs fusants qu'elles subissent[1], elles travaillent si bien que l'infanterie ennemie s'arrête ; seule l'artillerie nous accompagne de ses feux à travers la forêt et nous arrivons sans encombre à Blainville.

Il est temps : le pont sur la Meurthe va sauter. Grâce à la prévoyance de son chef, grâce aussi à l'allant du personnel, le régiment, déjà sacrifié dans l'esprit de l'état-major de la division, peut traverser la rivière. C'est le salut.

[1] Le capitaine ROUGIER, blessé au bras sur son caisson observatoire, refuse de quitter son poste, mais une nouvelle blessure qui, celle-là, devait .être mortelle, l'atteint et il doit être emporté.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

L'ARRÊT SUR LA MORTAGNE

Le 24 août, *nous attaquons à Domptail. Éloquente réponse à ceux qui parlent de déroute* : une troupe en déroute ne se remet point en trois jours. L'ennemi surpris lâche pied ; il abandonne Landrecourt et Lamath et se réfugie dans Xermaménil. De nombreux Français habitent encore le village. Doit-on le bombarder ?

Cruelle indécision pour le général qui réfléchit longuement avant d'en donner l'ordre.

Les batteries font converger leurs feux sur le village, d'où les Allemands s'enfuient pris de panique ; nous les voyons courir parmi les gerbes vers les bois du Fréhaut. Nos obus les y accompagnent, leur causant des pertes sensibles, et, le lendemain, nous découvrons dans le bois de nombreux cadavres d'hommes et de chevaux auprès d'avant-trains détruits.

La division fait ce jour-là de nombreux prisonniers, s'empare de 6 canons, de 40 caissons et de tout un matériel d'ambulance. Nos morts de Dieuze sont vengés.

Nous perdons là notre chef, le colonel **UZAC** qui, blessé au genou par une balle d'infanterie à peu de distance des avant-postes, doit être évacué. Il est remplacé aussitôt par le lieutenant-colonel **TOUPNOT**. A Orange les deux chefs ont préparé ensemble le régiment pour la bataille. Tous deux peuvent être fiers de leur œuvre. Celui qui nous quitte part tranquille, il retrouvera son régiment couvert de nouveaux lauriers.

Dans sa fuite rapide, l'ennemi n'a pu garder de vues sur la vallée de la Mortagne, mais il veut conserver Lunéville. Aussi s'accroche-t-il fortement aux bois du Fréhaut et nous restons, face à face, sur le qui-vive.

Des batteries traversent la Mortagne et occupent des positions avancées sur l'autre rive. Pendant quelques nuits, ce sont des alertes, durant lesquelles la fusillade et le bombardement se déclenchent, sans qu'il soit possible d'en discerner la cause.

LA MARCHE SUR BAR-LE-DUC

Depuis longtemps, nous n'avons aucune nouvelle sur la situation des autres armées, mais notre récent succès nous impressionne favorablement et nous attendons avec confiance. Jugez donc de notre angoisse en apprenant le 2 septembre que l'on se bat sur l'Ourcq et que Paris est menacé…

On ne nous laisse point le temps de réfléchir sur la gravité de l'heure ; la division est relevée ; nous partons le même soir dans la direction de Bar-le-Duc.

Notre mouvement ne doit pas être connu de l'ennemi, et, dans ce but, les marches sont faites de nuit. En quatre étapes consécutives nous parcourons 150 kilomètres et ces fatigues ajoutées à tant d'autres nous accablent. C'est dans un état d'épuisement complet qu'au matin du 7 nous traversons Tannois.

On nous promet enfin du repos. Les cantonnements sont répartis, les groupes s'y dirigent déjà quand le contre-ordre arrive. *L'ennemi est aux portes de Bar-le-Duc…* On a besoin de nous. Adieu le repos ! Les reconnaissances partent en avant de la colonne à nouveau reformée. Dès

leur arrivée sur la crête de Véel, elles aperçoivent les fusants ennemis qui éclatent à peu de distance de la ville et pointillent le ciel : « Il est moins cinq. »

Les batteries traversent Bar-le-Duc où la population s'attend d'un moment à l'autre à être bombardée. Les habitants sont sur les portes et distribuent à nos troupes du chocolat, du sucre, des provisions de toutes sortes afin que le Boche n'en profite pas. Des positions sont reconnues sur le plateau de Véel et l'on attend.

Le lendemain, à la première heure, il n'est plus question d'attendre, mais d'attaquer. C'est pour nous la répercussion de l'ordre désormais fameux du généralissime : « Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

La bataille de la Marne est commencée.

BATAILLE DE LA MARNE

La division a pour mission d'enlever Vassincourt. Le village est assis sur les dernières hauteurs qui protègent la vallée de l'Ornain, le canal de la Marne au Rhin et la ligne de chemin de fer Paris-Nancy.

C'est dire combien le morceau sera dur. L'ennemi défend avec acharnement le rebord du plateau qui conduit au village. Le terrain très boisé lui est favorable et il a eu le temps de creuser des tranchées sur lesquelles se brisent nos attaques.

Un moment même, une contre-attaque puissante réussit à faire refluer nos troupes; les batteries doivent se replier sous une pluie de 77 et de 105 par la route qui conduit de la ferme du Goulot à Véel. Mais le général **CARBILLET** plante son fanion sur le bord de la route, déclare qu'on ne doit pas aller plus loin et, deux heures après, il ordonne la reprise de l'attaque.

Après trois jours de combat, le village, pris, puis perdu, est définitivement conquis par nos troupes, ainsi que la Tuilerie qui le flanquait comme un bastion. La 5e batterie a une grande part dans le succès. Appuyant de près les troupes d'attaque et tirant à courte distance, elle a rempli de cadavres les tranchées ennemies.

Par un temps affreux, le régiment couche sur le plateau qu'il a aidé à conquérir.

Chassé de Vassincourt, le Boche repasse l'Ornain et de dépit incendie les villages ; Laimont flambe comme une torche, mais qu'importe aux criminels un crime de plus ! C'est pour nous la victoire (on lui donnera plus tard le nom de victoire de la Marne), nous y avons puissamment contribué sur l'Ornain.

Qui dira par quel miracle d'énergie a pu être fourni un pareil effort et comment trouver des mots assez justes pour l'exprimer ?

Depuis le 14 août le personnel du régiment a été soumis à des fatigues incessantes, au combat le jour, en alerte ou en marche la nuit. Les yeux brillent de fièvre dans les visages amaigris et quand le régiment arrive à Bar-le-Duc, il semble composé de fantômes et d'hommes et de

chevaux… La longue file de voitures va silencieuse dans la poussière de la route, s'arrêtant lorsque devant l'on s'arrête, repartant lorsque devant l'on repart. Les gradés cheminent le long de la colonne au gré de leurs chevaux à moitié endormis. Certains, plus résolus, ont essayé de marcher, mais en vain, il a fallu se remettre en selle. On est vaincu par le sommeil.

Qui n'eût connu le régiment auparavant, eût ce jour-là désespéré de le voir combattre avant plusieurs jours de repos !

Mais le canon tonne sous les murs de la capitale lorraine. Peut-on ne pas répondre à son appel ? Le corps ne tient plus, mais l'âme fortement trempée domine et l'emporte. L'effort surhumain demandé est accompli, Bar-le-Duc est sauvé…

LA POURSUITE. - La poursuite commence, les chevaux épuisés tombent à chaque instant, nombreux sont ceux que l'on doit abattre, leurs cadavres jalonnent la marche de la colonne.

Nous suivons la voie de retraite de l'ennemi, marquée encore de cadavres auxquels les nécessités du combat n'ont pas permis de donner une sépulture :

Chasseurs français que la mort a fauchés en pleine ardeur de la poursuite et souvent aussi, à l'orée d'un bois, à un tournant de route ; Prussiens au casque à pointe, restés là pour protéger la retraite, et tombés près d'un trou rempli d'étuis de cartouches, parfois aussi de bouteilles vides.

Le régiment traverse les villages théâtre des récents combats : La Vaux Marie où les cadavres se comptent par centaines, Beauzée-sur-Aire et Rampont à demi brûlés. Le voici enfin sous Verdun où il écrira un jour sa plus belle page de gloire.

VERDUN

Le 15 septembre, le contact est repris avec l'ennemi, qui, déjà retranché, du haut de Montfaucon nous surveille. Malgré l'appui de l'artillerie des forts de Verdun, le bois de Forges ne peut être emporté. Les batteries en position au haut de la côte de l'Oie et au Mort-Homme sont en butte à de violents tirs de 210, au cours desquels sont mis hors de combat le capitaine **PEGAY** très grièvement blessé, le sous-lieutenant **SECOND** tué, et de nombreux canonniers.

Après trois jours d'intense « marmitage », pendant lesquels le Boche ne peut arriver à réduire les batteries au silence, le régiment appuie à gauche vers Vauquois et jusqu'au 29 octobre les positions occupées varient entre les côtes Forimont et le Mort-Homme.

C'est la guerre de tranchées qui commence.

Devant nous, l'ennemi tient Montfaucon, d'où il domine toute la région. Sur notre flanc gauche, le sommet sur lequel est bâti Vauquois lui offre un magnifique observatoire qui rend dangereux tout mouvement de jour.

Pauvre village ! Nous devions le voir détruire peu à peu, depuis, le jour où flamba son église jusqu'à celui où fut scié à coups de mitrailleuse le tronc d'arbre décapité qui servait encore de repère à l'ennemi.

La description d'ensemble de la région entre Argonne et Meuse qui suit est détachée du carnet de route de notre sympathique aumônier divisionnaire, l'abbé **ARDANT** :

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

« Nous avons vécu dans cette région du 15 septembre 1914 au 25 mars 1916. Tous ses villages, tous ses bois, tous ses chemins nous étaient familiers. Obscurs hier, ils sont devenus célèbres par les combats sanglants dont ils ont été le théâtre, ou dont ils ont répété les échos ; ils sont devenus sacrés par le sang généreux qui coula sur leur sol, par l'héroïsme de ceux qui le défendirent, pied à pied, pendant des mois. Peut-être aimera-t-on à les entendre décrire tels qu'ils étaient avant la bataille.

« La partie de la ligne que défendait notre division s'étendait (avec quelques variantes selon les époques) de la forêt d'Argonne à la rive gauche de la Meuse. C'était la forêt de Hesse, avec les vallées de la Buanthe, de la Couzances, de Vadelaincourt. Des villages étaient bâtis, çà et là, avec cette caractéristique des pays de « marches » que toutes les habitations se serraient autour du clocher. C'est à peine si on trouvait quelques fermes isolées, comme Verrières et Bertramé.

« La route nationale de Paris à Metz passe à Sainte-Menehould, aux Islettes, à Clermont-en-Argonne. Elle descend ensuite sur Vraincourt, Parois, Récicourt, Dombasle au sud de la forêt de Hesse et se rend à Verdun par Blercourt et Nixéville. C'était notre artère principale. De Parois, une autre route nous conduisait à Aubréville et dans la direction de Vauquois. De Dombasle, nous avions des chemins sur Brocourt et Brabant, sur Jouy, Sivry-la-Perche, Fromeréville, Béthelainville, Montzéville, Esnes. Parallèlement à la grande voie nationale, mais au nord de la forêt de Hesse, se trouve la route d'Avocourt à Esnes, qui lance des embranchements sur Haucourt, Malancourt, Béthincourt, Chattancourt, Cumières et Marre.

« Le Bois Bourrus et le Bois Bouchet se trouvent entre Marre, Béthelainville et Fromeréville. A l'ouest de Cumières est le Mort-Homme. La cote 304 occupe le centre du triangle formé par Esnes, Haucourt, Malancourt et Béthincourt.

« Au nord de la forêt de Hesse, au-delà de la Buanthe et de la ligne de Vauquois à Forges par Avocourt, Malancourt et Béthincourt, c'étaient les positions ennemies : bois de Cheppy, bois de Malancourt, Montfaucon, Cuisy, bois de Forges.

« Bien que nous y ayons supporté deux hivers très pluvieux et beaucoup pesté contre la boue gluante des chemins, il faut reconnaître que le pays est pittoresque. Des hauteurs qui environnent Brabant, on voit les derniers contreforts de l'Argonne se terminer en brusque cassure derrière Clermont. J'allais souvent à travers champs, de Brabant à Parois, et c'était encore un joli point de vue. La descente sur Récicourt et sur Dombasle ne manquait pas de charme. De la côte de Sivry, des sommets qui dominent Montzéville, et, qui sont, je crois, la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Seine et celui de la Meuse, l'œil découvre un bel horizon.

« Je me rappelle aussi de merveilleux levers et couchers de soleil, avec des nuances vertes et roses d'une variété merveilleuse. Je ne crois pas en avoir jamais vu de pareils. On nous disait qu'ils étaient dus à l'état hygrométrique de l'atmosphère.

« La forêt de Hesse avait des futaies majestueuses et de frais taillis. Au printemps et en été, on aimait suivre ses « layons » qui formaient des allées ombreuses de charmes et de noisetiers. J'emploie à dessein le passé, car les nécessités de la défense ont fait couper beaucoup d'arbres et le bombardement a déchiqueté les autres. Mais, en 1915, quels jolis chemins pour les piétons et les cavaliers ! Quand le temps était sec, on allait de Dombasle à Montzéville, par le vallon du cimetière, à côté de la pièce contre avions, en traversant les bois, pour aboutir au vallon des sources. De Montzéville à Béthelainville, je prenais un sentier qui serpentait à travers champs, grimpait la colline en longeant le « cimetière des chevaux », puis redescendait l'autre versant en passant derrière Vignéville. Entre Montzéville, et Esnes, nous franchissons la cote 310 ; c'était un beau point de vue, en face de Montfaucon, mais on était sous le feu de Cheppy et du bois de Forges Les voyageurs isolés ne risquaient pas trop, mais le moindre groupe de cavaliers

et de piétons était salué par quelque fusant. Nous eûmes assez souvent des blessés, et on finit par construire sur la crête une haie artificielle qui cachait nos mouvements à l'ennemi. »

C'est là donc, entre Argonne et Meuse, que le régiment doit combattre pendant dix-huit mois. A part quelques dates, 29 octobre, attaque sur la côte de Cuisy, 20 décembre, attaque sur Montfaucon, le communiqué ne mentionne rien de saillant sur le front du secteur.

Nos attaques échouent car on n'a pas assez de munitions pour les préparer à fond, et, comme partout, les deux adversaires s'enterrent pour diminuer le danger et renforcer la défense.

Le passage de la guerre de mouvement à la guerre de tranchées ne s'effectue que peu à peu. Au début, les batteries en position au bois d'Esnes, au Rendez-vous de chasse, à l'« M de Montzéville », à Esnes, etc., se replient la nuit sur les cantonnements de leurs échelons. Plus tard, une batterie par groupe reste seule la nuit en place et ce n'est qu'à la fin d'octobre, que les positions sont occupées jour et nuit.

Au bois de Malancourt cependant la lutte reste âpre, c'est le coin le plus agité du secteur. Guerre de mines, torpilles, gaz enflammés, rien ne manque pour le rendre tragique et ce nom évoquera toujours pour nous les belles figures des sous-lieutenants **REVERCHON** et **GASPERINI** et du maréchal des logis **HUGUES** ; c'est là, en effet, que ces trois héros tombent glorieusement.

L'hiver est venu et fait sentir la nécessité d'une installation moins précaire ; chacun s'improvise terrassier, charpentier, sous la direction des techniciens : officiers et ouvriers de batterie.

Tout d'abord, on se protège seulement de la pluie, plus « embêtante » que le Boche, puis l'on s'enterre un peu ; les plus courageux mettent une couche de rondins jointifs et 10 centimètres de terre. D'ailleurs, l'expérience nous manque, et tel abri qui nous paraît à l'épreuve d'un 150 ne résisterait certainement pas à un 77 !

Ce n'est guère qu'après le 20 décembre, dernière tentative sur Montfaucon, que l'on entreprend la construction d'abris sérieux.

Le bois ne manque pas - les positions sont pour la plupart en lisière de forêt - le temps non plus, car on ne tire pas, tant les projectiles sont rares. C'est la période où les allocations sont de trois coups par jour, trois coups à obus à poudre noire ! ! ! Que faire, sinon travailler ? Double avantage : on augmente le « confort » et on se garantit du froid ; il est interdit durant le jour de faire du feu aux positions.

N'allez pas croire cependant que la vie est agréable ; on fait contre mauvaise fortune bon cœur, mais les souffrances ne manquent point. L'hiver très pluvieux a transformé les chemins en fondrières, et tout endroit tant soit peu fréquenté est rapidement couvert d'une boue gluante qui alourdit la marche et tient les pieds constamment humides. C'est dans ce milieu qu'il faut travailler, sous la pluie, sans effets de rechange. Quand vient le soir, le personnel s'entasse dans les abris souterrains bas et humides d'où il est parfois chassé par l'épaisse fumée que dégage le feu de bois vert.

De temps à autre la fusillade éclate sans que l'on sache pourquoi. Des fusées demandent le barrage. On court allumer les repères que dans la nuit obscure on n'arrive pas à trouver. On peste, on jure, on s'accroche aux claies qui forment caillebotis, et on s'étale dans le bourbier. Les piquets sont enfin éclairés, les batteries ouvrent le feu, l'artillerie ennemie s'en mêle et l'on est debout jusqu'à l'aube qui fait taire la fusillade. Une sentinelle apeurée, une patrouille égarée ont déclenché le mouvement. Quelquefois même, on aperçoit, au jour, un sanglier empêtré dans les fils de fer. Criblé de balles, il a fait tirer plus de dix mille cartouches à la division ! et surtout aux Boches.

Dès maintenant on prévoit que la guerre sera longue, il faut économiser ses forces et l'on organise des relèves. Les batteries sont partagées en deux sections qui, complétées par du personnel de l'échelon, servent à tour de rôle les quatre pièces.

En principe, il y a relève tous les quatre jours. Les arrivants se passent les consignes nouvelles, constatent et clament très haut que la section relevée n'a rien « f… », que « c'est malheureux » et « qu'à partir d'aujourd'hui on ne fait plus rien ».

Une heure après, tous sont au travail. La section relevée rejoint l'échelon sur les avant-trains qui ont amené les camarades.

On a quatre longs jours devant soi, quatre jours à flâner le nez en l'air dans les rues boueuses de Montzéville, de Vigneville, de Béthelainville ou d'ailleurs. On va d'abord se laver à grande eau, puis, s'il fait beau, on lavera son linge et l'on sourit à l'idée que la mère Carré doit avoir mis de côté quelques litres de vin que, par prudence, on s'est fait réserver. *Inutile de parler de la chasse, puisqu'elle est défendue. Mais on connaît un certain layon où, avec un brin de fil téléphonique.*

Le programme que l'on s'est fixé pour le premier jour ne subit point d'accrocs, mais bien avant la fin du repas les corvées pleuvent.

Bref, quand la relève arrive, on se persuade qu'on la souhaite et l'on « remonte » volontiers, bien heureux si on ne laisse pas derrière soi une enquête de la gendarmerie, avec sanction et compte rendu, pour avoir utilisé une bougie à flamme libre !

Si les stations prolongées sur les positions permettent de réaliser des installations relativement confortables, elles ont par ailleurs de graves inconvénients. Sur les photos que les avions ennemis ne manquent pas de prendre, les pistes et les chemins d'accès décèlent les positions de batteries et, vers la fin de l'hiver, les marmitages se font de plus en plus fréquents[2].

Du haut de son arbre, l'observateur du Hermont signale bien des batteries en action dans le ravin du Laï Fuhon ou au bois Chéhemin, mais, comme nous, la « lourde » a peu d'obus et le mieux est d'attendre que le Boche ait épuisé son allocation.

On dit enfin, avec joie, adieu à l'hiver que l'on espère bien ne plus revoir dans la région. Le séjour sur les positions devient moins pénible.

Toutes les batteries, sauf celles du 1er groupe, sont en forêt de Hesse, et, avec leurs futaies majestueuses, leurs layons herbeux, leurs merisiers en fleurs, les bois sont délicieux au printemps.

Les visites, peu nombreuses en hiver, sont de moins en moins rares. Ce sont des « gens de l'arrière » qui veulent pouvoir un jour parler du front. Ils doivent subir le tour du propriétaire, affecter de croire au confortable et à la solidité des abris, à l'invisibilité des pièces. Puis on leur montre les curiosités du secteur. Pour le 1er groupe, c'est le panorama tout proche de Montfaucon, les bois de Cuisy et de Septsarges, la ferme Fayel, les villages d'Haucourt et de Malancourt. Les plus courageux n'osent refuser une promenade au « bois » de Malancourt et c'est notre petite vengeance que de les conduire jusqu'au petit poste franco-allemand, où, à 10 mètres du Boche, on ne doit ni parler ni fumer, sous peine de recevoir une grenade.

---

[2] C'est au cours de l'un d'eux, au retour d'une reconnaissance aux tranchées de son se teur, que le lieutenant MARQUÉS est tué. Depuis le début de la campagne, chacun a pu observer son courage modeste, et il laisse de nombreux regrets au régiment.

Pour le 3e groupe, c'est Avocourt, son cimetière creusé de tranchées, son Christ intact parmi les ruines.

Le 2e, plus à gauche, montre du haut du Hermont les ruines du village de Vauquois, si souvent mentionné, et l'on y trouve des guides pour le rendez-vous de chasse, le mont des Ailleux et le pont des Quatre Enfants.

En mai, la 30e division nous quitte et le 3e groupe relève à 304 les batteries du 38e.

Le temps s'écoule ainsi peu à peu et l'on commence à entendre parler d'une grande offensive que prépare l'armée française. Un mois à l'avance, on croit connaître déjà l'endroit où aura lieu l'attaque; les plus renseignés ne craignent pas de donner des chiffres d'effectifs; les premiers permissionnaires citent les numéros des corps qui sont rassemblés à l'arrière.,..

Sans médire du caractère français, n'est-il pas permis de regretter cette curiosité tant soit peu entachée d'orgueil ? N'a-t-elle pas été bien souvent la cause de l'insuccès de nos attaques ?

Le 21 septembre, une offensive se déclenche en Champagne. Les premières dépêches font naître de belles espérances. La division doit seulement effectuer une diversion, mais tout est prêt pour la marche en avant.

Le chiffre des prisonniers, très élevé en réalité, s'enfle de bouche en bouche. On parle, une fois de plus, d'encerclement de corps d'armée ennemis, de percée, de victoire décisive…

Dans notre secteur, les opérations commencent le 22. Tenir l'adversaire en haleine, préparer, avec le concours de l'artillerie lourde, l'attaque du fortin puissamment organisé qui barre la route d'Avocourt : telle est la mission des trois groupes.

Au lever du jour, toutes les batteries alertées entament la destruction des principaux ouvrages compris entre le bois et le village de Malancourt. Les tirs contrôlés par les observateurs de première ligne placés à l' H d'Haucourt ou à la Gabionnade sont d'une efficacité reconnue.

Les buissons de Polyte disparaissent en partie, la tranchée des Cerisiers, le boyau Noir sont nivelés et, pour tromper l'ennemi, des simulacres d'attaque sont exécutés.

À l'heure dite, l'artillerie allonge son tir jusque sur les deuxièmes lignes ; l'infanterie ennemie croyant à l'attaque se porte à ses créneaux et la fusillade crépite. C'est le moment choisi pour reporter notre tir sur les premières lignes ainsi occupées. Le poste d'écoute du « Bois » surprend plusieurs conversations de l'ennemi qui annonce de lourdes pertes et demande des renforts.

Une liaison étroite a été établie avec les chefs de bataillon en ligne, les officiers d'infanterie qui doivent participer à l'attaque viennent souvent auprès de nos observateurs pour s'assurer de la largeur des brèches faites dans les réseaux de fil de fer ; tout est minutieusement préparé.

Les tirs poursuivis pendant cinq jours sont subitement interrompus sans que l'infanterie soit engagée.

Hélas ! en Champagne, après le succès des premiers jours, la grande offensive s'est brisée sur de nouvelles lignes de défense, tout est arrêté, et l'on entrevoit un autre hiver avec son cortège de pluie, de boue, de souffrances. La décision est remise au printemps prochain.

Au début d'octobre, les chantiers momentanément abandonnés reprennent leur activité, principalement celui d'un nouvel observatoire bétonné qui va permettre au chef d'escadron **LEROY** de surveiller la zone de son groupe mieux que par le passé, et qui grâce à de grandes précautions restera longtemps inconnu des artilleurs allemands.

De temps en temps, quelques coups fusants viennent contraindre le personnel d'une batterie à s'abriter quelques minutes, mais aux heures où les oreilles n'entendent pas les sourdes

canonnades qui continuent à faire rage en Argonne ou en Champagne, il semble bien à tous que es hostilités sont suspendues.

Dans les derniers jours de novembre, les canonniers de la cote 304 ont le désagrément de sentir pour la première fois l'odeur délétère d'obus toxiques, mais l'alerte tragique est de courte durée, une faible dose de chlore ne fait heureusement aucune victime et donne à tous la salutaire leçon de ne jamais oublier le masque Tambuté.

Aux premiers jours de décembre, les échelons du 1er groupe abandonnent Vignéville et Montzéville et prennent leurs quartiers d'hiver à Sivry-la-Perche, tandis que ceux du 3e groupe occupent Jouy et Blercourt. Maintenant chacun a pris son parti d'un nouvel hiver qui commence rigoureux ; la neige couvre toute la campagne et rend plus pénibles encore les longs trajets que doivent accomplir chaque jour les voitures de ravitaillement.

Les nouveaux cantonnements sont vite aménagés et les bonnes volontés ne manquent pas pour apporter un peu de gaîté dans ces villages bien déshérités. Sous-officiers et canonniers rivalisent d'entrain pour transformer en salles de spectacle des granges délabrées et organiser de fréquentes représentations théâtrales qui obtiennent un succès bien mérité.

Le chef d'escadron **LEROY**, qu'une grave maladie a contraint d'abandonner quelque temps le troisième groupe, s'impatiente à l'hôpital et regrette de ne pouvoir partager les fatigues de son personnel dont il a à cœur de soutenir l'entrain ; à peine reposé, il tient formellement, malgré le conseil des médecins, à rejoindre ses chères batteries, vient prendre sa convalescence à son poste de commandement de la cote 304 et continue à surveiller lui-même avec grande patience les travaux de l'ennemi.

Peu à peu des observations terrestres minutieuses révèlent de nouveaux ouvrages et les aviateurs de leur côté signalent plus d'un terrassement suspect. La comparaison de renseignements de sources diverses laisse deviner une activité anormale de l'ennemi et fait ordonner une vigilance sérieuse. Plusieurs fois, notamment les 11 et 15 février, toutes les batteries sont alertées, mais en vain ; la tranquillité du secteur n'est même pas troublée.

Toutefois les approvisionnements en munitions sont augmentés et toutes les positions de batteries sont pourvues de plusieurs jours de vivres de réserve.

L'ennemi est guetté avec une attention extrême, mais attendu avec une entière confiance ; chacun pense bien qu'il réfléchira longtemps encore avant d'oser tenter aventure devant les forts de Verdun.

LA BATAILLE DE VERDUN

Le 21 février à 7h45, les servants occupés aux travaux de nettoyage quotidiens autour de leurs abris de la cote 304 et de la forêt de Hesse où ils viennent une fois de plus de passer une nuit calme, entendent siffler de gros obus qui au même moment vont tomber un peu partout, sur toutes les crêtes et dans tous les ravins, des confins de l'Argonne à la plaine de Woëvre. Toutes les positions de batterie et tous les chemins d'accès sont pris à partie. Peu à peu, les mêmes renseignements affluent de toutes les sources aux postes téléphoniques ; l'activité de l'ennemi croît sans cesse, son tir est systématique. Aucun doute n'est plus possible, l'heure de l'attaque a sonné.

L'alerte générale est donnée simultanément dans tous les cantonnements. Le personnel au repos rejoint avec une hâte fébrile les positions de combat où les pelotons de pièce complétés attendent les commandements avec un grand calme.
Aux premières heures chacun comprend que la lutte sera dure sans oser songer à sa longueur, mais chacun, bien décidé à vaincre ou à mourir, s'est déjà dit : « Les fous ! ! Ils ne passeront pas. »
Et cette lutte, le 55e va la subir avec un courage remarquable en dépassant toutes les limites de l'endurance.
Dès la chute des premiers obus, les batteries comptent des morts et des blessés; des lignes téléphoniques sont coupées, elles sont réparées sur-le-champ. Le brigadier téléphoniste **GIVAL**, sans attendre une accalmie dans le tir, va lui-même vérifier le fil reliant sa batterie à l'observatoire. Un obus tombe sur lui et le déchiquette horriblement. La ligne est néanmoins réparée par ses hommes et elle reste l'objet de vérifications continuelles dans toute sa longueur. Coûte que coûte, jour et nuit, les communications vont être maintenues et aucun tir ne sera exécuté en retard. Un homme prend sans murmurer la place d'un camarade contraint de renoncer au combat.
Le tir ennemi redouble de violence et un peu partout les dégâts se multiplient, aux observatoires, aux boyaux de communication, aux casemates, aux abris à munitions, aux abris de repos, aux postes de commandement, aux postes de secours ; ils sont déjà difficiles à évaluer avec exactitude, mais les réparations nécessaires sont entreprises dans l'ordre d'urgence.
Le 21 février au soir, le personnel peut par grand hasard trouver encore place pour s'étendre dans les abris de couchage habituels; la protection est presque partout insuffisante, sinon même illusoire pour résister aux effets des projectiles de gros calibre comme ceux qui sont tombés sans discontinuer toute la journée ; mais chacun tient à dormir à la place où il dort chaque nuit, et déjà hébété par le bombardement assourdissant, négligeant la protection, pense au sommeil bienfaisant qui du reste sera de courte durée. Les dégâts, graves, ne peuvent être réparés que pendant la nuit, et cette nuit, chose nouvelle, l'ennemi s'acharne à tirer avec autant d'ardeur que pendant la journée ; les travaux se poursuivent cependant, tous restent confiants et pensent que dans ces conditions le combat serai bientôt fini, car l'ennemi épuisera vite les munitions sans parvenir à provoquer chez nos hommes le découragement qu'il escompte.
La deuxième journée et la deuxième nuit sont aussi terribles que les premières et paraissent interminables. Le matin et le soir du troisième jour, les canons ennemis grondent encore de façon continue et les obus tombent encore partout. Il en est de même à l'aube du quatrième jour où aucune batterie ne vient de connaître un quart d'heure sans s'être trouvée sous le feu. Et toujours, les officiers, qui connaissent les moindres détails des organisations de l'infanterie ennemie, épient sans relâche l'adversaire, prêts à faucher les premiers éléments qui seraient sortis de leurs tranchées, et qui persistent à ne pas se montrer. Parmi les plus audacieux, citons le lieutenant **TOUTAIN** qui, fier de l'entrain de son personnel et de l'habileté de ses pointeurs, répète fréquemment : « Que je les voie ces Boches et que je les tue tous », et continue à scruter lui-même le secteur de surveillance spécialement confié à la 9e batterie qu'il commande.
Son petit observatoire est pris à partie par une batterie ennemie dont les coups l'enserrent de plus en plus ; c'est le moment, pense-t-il, où le tir d'aveuglement se précipite et où l'ennemi va déboucher ; en vain son regard se fait de plus en plus attentif, le tir se ralentit un peu ; il sort dans le boyau d'accès pour mieux se rendre compte des points de chute, un éclat d'obus de 210 tombé à quelques mètres lui défonce le crâne et le mutile horriblement.
Le médecin aide-major **PICARD** et les brancardiers du 3e groupe se précipitent à son secours au mépris des projectiles qui les entourent, le pansent et le conduisent à la plus voisine ambulance où il meurt quelques heures plus tard.
A l'aube du sixième jour seulement, une accalmie de quelques heures se produit enfin sur le front du régiment. Est-ce une feinte ? Pendant cent vingt heures, le bombardement de toutes les

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

batteries vient de s'effectuer ininterrompu, alors que dans le secteur aucun ennemi ne s'est hasardé hors de ses tranchées.
Les mauvaises nouvelles concernant les camarades des secteurs de droite sont connues de tous ; et le spectacle de l'écrasement des forts par la grosse artillerie, que tous peuvent contempler vient encore s'ajouter aux causes de démoralisation, heureusement sans prise sur des âmes bien trempées.
De nombreux canonniers dorment déjà leur dernier sommeil, nombreux sont les grands blessés qui ne reviendront plus ; la fatigue a mis des rides à tous les visages, mais les volontés restent fermes et les cœurs inébranlables; les pelotons de pièce ont été recomplétés ; tous attendent avec confiance la suite des événements. Tant bien que mal on est parvenu à s'organiser peu à peu. Des abris de bombardement étroits, mais profondément enterrés qui servaient jadis de refuge temporaire, sont utilisés maintenant de façon permanente. Dans chaque batterie, tout le personnel s'y entasse malgré le manque d'air et d'éclairage rudimentaire qu'il a fallu innover ; la nuit, tout le monde y dort, quelques-uns assis, la plupart accroupis. C'est là que les cuisiniers qui ont osé quelques jours installer leurs foyers sous des abris à demi démolis et même en plein air sont contraints de se réfugier et s'ingénient à préparer de bons plats sur des fourneaux rudimentaires ; c'est là que tout le personnel vient prendre ses repas ; c'est là encore que les téléphonistes assurent leur faction, l'oreille attentive, et, quand l'ordre d'alerte retentit, c'est de là que chacun se hâte de sortir, en contraignant bras et jambes à bien des mouvements de gymnastique.
Un seul homme ose rester en permanence sous un toit précaire où il estime qu'il est plus à même de remplir sa lourde tâche en profitant de l'air et de la lumière du jour, malgré la menace permanente d'écrasement par les obus de gros calibre : cet homme c'est le chef d'escadron **LEROY**, le chef même de la défense de la cote 304.
Chaque jour à l'aube les mêmes volontaires se rendent aux diverses sources et ramènent, au prix des plus grands efforts et de la plus belle bravoure, l'eau indispensable qui sera parcimonieusement utilisée pour tous les besoins. Le ravitaillement en vivres est assuré tous les jours grâce à l'intelligence et au remarquable sang-froid des conducteurs, qui malgré les nuits les plus noires parviennent à conduire les attelages à travers les trous d'obus, sous les rafales incessantes des projectiles de tous calibres ; bien des fourgons sont renversés deux ou trois fois au cours du même voyage ; mais, relevés, ils parviennent quand même à livrer aux batteries les denrées fraîches dont ils sont chargés.
Les ravitaillements en munitions s'accomplissent coûte que coûte, de jour et de nuit et parfois aux heures où les commandants de batteries les attendent le moins, quand le commandement a jugé nécessaire d'augmenter les approvisionnements; mais l'ordre et la discipline sont toujours observés. Une après-midi, les conducteurs de cinq caissons sont encadrés par des salves d'obusiers de 150 au moment où ils atteignent la position de batterie qu'ils ont mission de ravitailler. Tous sautent à terre d'un même rythme, séparent les trains, tous remettent ensemble le pied à l'étrier et partent au pas à distance réglementaire derrière le brigadier **VALABRÈGUE,** chef de convoi, dont ils suivent les gestes comme sur le terrain de manœuvre.
Chaque jour, presque à la même heure, un homme descend d'un pas rapide la côte d'Esnès, insouciant des projectiles qui éclatent de tous côtés sans lui faire baisser la tête ; négligeant le boyau de communication pour avancer plus vite, il parvient couvert de sueur aux abris du centre de la cote 304 et les servants reconnaissent chaque jour le même canonnier **DELATTRE**, qui remet aux chefs des ordres écrits du commandement et distribue à tous les lettres impatiemment attendues et les menus objets qui lui ont été commandés la veille.
Ce volontaire courageux assure ainsi sa mission depuis le premier jour et l'assurera jusqu'au bout avec le même dévouement absolu, et chaque unité se vante à bon titre de ne pas manquer de canonniers de cette trempe qui rivalisent entre eux d'audace et de camaraderie.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Aux premières heures de combat, les canonniers du 55e n'ignoraient pas la grandeur de la tâche qui leur incombait, car leurs camarades de l'artillerie lourde étaient peu nombreux dans le secteur; mais maintenant d'innombrables batteries sont venues les appuyer ; chaque jour les agents de liaison venant de l'arrière annoncent de nouvelles unités installées un peu partout et signalent la présence de pièces de plus gros calibre dont les mugissements sont sans cesse plus nombreux.

L'ennemi reçoit autant d'obus et même parfois plus qu'il n'en tire lui-même. A certaines heures le feu français se déclenche soudain formidable, et d'innombrables pièces de 75 tirent avec une rage soutenue accompagnées par de multiples canons lourds, et leurs voix réunies ont vite fait de rassurer quelques rares craintifs.

Après des heures et des heures d'écrasement continuel, les batteries qui viennent de recevoir des centaines et des centaines d'obus n'hésitent pas à tirer pour mieux marquer qu'elles sont toujours prêtes au combat. L'adversaire, dont l'acharnement semble trahir le dépit, doit certainement se demander quel souffle anime encore les satanés artilleurs et leurs canons, là où il croit avoir tout tué et tout démoli. Sa nervosité est bien accusée à certaines heures, où pour être plus sûr de tout anéantir, il prend pour objectif non seulement les positions qu'il connaît de longue date, mais encore des points sur lesquels il n'a jamais tiré, tente de détruire des emplacements qu'il ne connaît pas et qui malheureusement pour lui n'existent pas. Les trous d'obus sont maintenant jointifs, mais les canons restent et resteront à la même place, toujours prêts à la riposte.

Le 8 mars, l'infanterie ennemie s'avance sur Béthincourt, mais le bombardement toujours intense ne ralentit pas la vigilance des observateurs; les batteries les plus à l'est, qui appuient de leurs feux les groupes du secteur de droite, interviennent au moment voulu.

Encadrés par un tir d'efficacité à obus explosifs percutants que panachent des salves fusantes à bonne hauteur, les servants ne perdent rien de leur ardeur et réussissent à parer avec intelligence à divers incidents ; tous les blessés restent à leur pièce et n'hésitent pas à continuer le feu à découvert, stimulés par un pointeur qui manœuvre rapidement ses volants de pointage, malgré la douleur d'un bras fracassé.

Ce jour-là l'artillerie permet à l'infanterie d'arrêter l'assaillant au bord du ruisseau de Forges. Le 12 mars, à la tombée de la nuit, le lieutenant **COLONNA**, que l'obscurité seule vient de contraindre à quitter son observatoire, regagne la 5e batterie ; une forte fusillade accompagnée du crépitement de nombreuses mitrailleuses éclate soudain derrière lui ; quelques pas rapides vont lui permettre de rejoindre son capitaine et d'être renseigné exactement sur la situation. Non ! l'espoir de pouvoir intervenir dans le combat de lui-même plus rapidement et peut-être plus efficacement lui commande de retourner en hâte à son poste de guet qui vient d'être pris sous le feu ; et, sans hésiter, il rebrousse chemin. Les projectiles éclatent autour de lui, le couvrent d'éclats et l'un d'eux vient lui crever un œil.

Le 20 mars, un puissant assaut permet à l'ennemi de pénétrer dans nos lignes au bois de Malancourt. L'attaque a été rapide, nos batteries, manquant au premier moment de renseignements précis, tirent sur leur ligne de barrage, prévue avec une hausse trop longue ; des positions, les officiers ne peuvent se faire aucune idée de l'action, qui se déroule tout entière sous bois. Le chef d'escadron **JULIE**, son adjoint le sous-lieutenant **VISSIÈRE** et ses agents de liaison sont cernés à leur peste de combat avancé, mais un fil téléphonique profondément enterré leur permet de continuer à commander les batteries. Sans hésiter, le vaillant commandant du 1er groupe donne l'ordre de tirer activement sur l'abri… dont il ne peut sortir ; sa voix calme renseigne ses capitaines, pendant plusieurs heures, sans rien laisser trahir de l'angoisse immense qui l'étreint et la communication se prolonge jusqu'au moment où tard dans la nuit les malheureux captifs sont emmenés par l'ennemi. Entre temps le sous-lieutenant **BERNEY** tombait héroïquement en première ligne en commandant le feu de ses mortiers de tranchée, avec sa témérité habituelle. Cette nuit, personne ne songe à dormir car l'émotion est à

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

son comble, la consternation se lit sur tous les visages et chacun se demande anxieusement ce que sont devenus les compagnons d'infortune du chef vénéré dont l'infinie bonté et l'admirable courage de tous les instants sont légendaires au régiment.
Des nouvelles imprécises et contradictoires laissent cependant une lueur d'espoir à tous les cœurs et la vigilance redouble dans toutes les batteries. La situation est devenue critique, mais coûte que coûte elle ne s'aggravera pas. L'ennemi s'est rapproché mais de nouveaux moyens lui sont nécessaires, il les rassemble à la hâte et les ordonne avec soin, tandis que les batteries continuent courageusement à lui faire sentir leur présence ; son infanterie, fatiguée et essoufflée, s'arrête pendant que tous les servants l'attendent de pied ferme.
Le 21 mars, l'ennemi, bien décidé à exploiter les avantages acquis la veille, déclenche une puissante attaque pour s'emparer des points culminants qui lui donneront de bonnes vues sur nos lignes. Le bombardement, particulièrement furieux, dépasse en violence tous les précédents. Chaque batterie subit le feu de nombreux obusiers de 150 et 210 dont le tir est réglé et contrôlé par avion ; la 8e batterie, à elle seule, reçoit 1.000 obus de 210 en l'espace d'une heure. L'infanterie prussienne, débouchant de la côte sud-est du bois de Malancourt, aborde nos tranchées et marche en direction de la cote 304, confiante dans les gros projectiles qui lui ont préparé le chemin en ne laissant devant elles que lignes sans résistance, tranchées bouleversées, batteries réduites au silence pour toujours.
Mais les observateurs les plus attentifs guettent l'assaillant et les mouvements de ses premiers éléments ne leur échappent pas. Au cri d'alarme qu'ils poussent tous ensemble, les servants jusqu'alors abrités bondissent à leurs postes, les pièces silencieuses se réveillent en furie, et les rafales tombent serrées en avant de nos premières lignes et fauchent implacablement les vagues d'assaut qui, décimées sur plus d'un point, ne peuvent aborder une infanterie bien résolue. La 8e batterie a particulièrement souffert ; une seule pièce a continué à tirer. Les servants, presque tous hors de combat, ne peuvent plus servir efficacement des canons abîmés et couverts de terre. Prévenue immédiatement la 9e batterie la remplace, étend sa zone d'action et tire deux fois plus de projectiles avec l'extrême vitesse que peuvent atteindre les pièces en bon état. Sous le feu, au pas gymnastique, à travers les trous d'obus, trois pelotons de pièces de la 7e batterie se portent au secours de leurs camarades de la 8e batterie, remettent le matériel en état, reprennent le tir et continuent à remplir la mission dévolue à la batterie bouleversée, bien appuyée du reste par les autres batteries non moins violemment contrebattues.
Partout la lutte se poursuit, avec une opiniâtreté soutenue aux cris répétés de : « On ne passe pas ! »
Une fois de plus l'assaut est repoussé, les assaillants n'ont pas fait grand progrès ; seuls quelques éléments ont pu progresser dans des boyaux et cerner des postes avancés, mais les ouvrages principaux, solidement tenus par l'infanterie, résistent à outrance et parviennent à triompher. Tout le soir les batteries entretiennent un barrage lent dont la cadence s'accélère chaque fois qu'une fusée est lancée par les premières lignes où une recrudescence de la fusillade peut faire croire à une nouvelle tentative de l'ennemi.
La nuit se passe encore dans une attente fiévreuse ; l'ennemi ne va-t-il pas tenter une nouvelle attaque par surprise ? A droite et à gauche des guetteurs, des fusées partent à faible distance ; la menace d'un mouvement tournant se fait sentir sérieuse. Qu'importe ! Canons et servants restent à leur place, prêts à toute éventualité. On poussera les pièces à bras s'il le faut, on débouchera à zéro, on se servira des mousquetons et au besoin de l'arme blanche ; mais les batteries ne seront pas abandonnées tant qu'un artilleur sera vivant sur la cote 304. Officiers, sous-officiers et canonniers sont décidés à mourir sur place, et à ne quitter que victorieux le terrain auquel chacun tient tant depuis qu'il y est cramponne.
Le 23 mars, au lever du jour, des détachements marchant en file indienne gravissent lentement les pentes sud de la cote 304, au moment où le téléphone annonce aux commandants d'unité qu'une section de chaque batterie est relevée par une section de groupes divers. Les servants les

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

plus fatigués rejoignent les conducteurs au bivouac pendant que ceux qui restent mettent leurs nouveaux camarades au courant de la bataille et les renseignent sur les habitudes de l'ennemi. Le tir d'écrasement qui continue toujours surprend les nouveaux défenseurs, d'autant plus que l'ennemi fait maintenant usage d'une forte proportion d'obus à fusée retardée dans l'espoir de démolir les derniers abris souterrains et d'interdire à quiconque la vue sur la crête. Une nouvelle attaque commencée est enrayée par les batteries ainsi renforcées.

Le 25 mars, tous les braves qui viennent de quitter leurs positions, désormais historiques, sont réunis au « Quart en réserve » du bois de Béthelainville, tout heureux d'avoir exécuté jusqu'au bout les ordres reçus et, surpris du premier moment de détente qui leur est donné, ne pensent pas à leurs fatigues.

Mais la tâche n'est pas achevée et pendant que le 2e groupe reste sur ses positions, les servants des 1er et 3e groupes repartent servir des pièces mises en batterie non loin de leur bivouac. Exténués, ils vont encore aider leurs successeurs de leur mieux et leur apporter le concours de nouveaux feux. Toutes les unités ont ainsi la joie d'appuyer l'attaque de l'infanterie qui parvient à dégager, les lisières du bois de Malancourt. A ces nouveaux emplacements les nuits sont encore pénibles ; des fragments de tranchées recouvertes de toiles de tente sont les seuls abris permis aux corps bien las ; là encore la grande liste des blessés s'allonge car l'ennemi tire partout et n'épargne pas la zone arriére ; mais chacun sent bien que l'heure du repos nécessaire est proche. Toutes les positions de batterie possibles sont occupées maintenant par des pièces les plus diverses qui tirent toute la journée ; sur les routes, de longues files de caissons les ravitaillent sans arrêt, de nombreuses voitures transportent des matériaux de toute nature qui vont permettre d'entreprendre de solides travaux ; les parcs à munitions sont bondés de projectiles de tous calibres. Le secteur, défendu avec tant d'acharnement, est désormais bien gardé et quoi qu'il fasse, malgré son entêtement farouche, il est impossible que l'ennemi parvienne aux remparts de Verdun.

Le 31 mars, les batteries des 1er et 3e groupes ayant quitté leur bivouac avant l'aube, se réunissent aux lisières de Brocourt et remontant la riante vallée de l'Aire, font route vers Amblaincourt. Favorisée par le soleil, l'étape est une promenade.

Officiers et canonniers respirent librement, tout joyeux de se retirer sains et saufs de la bataille, qui continue à faire rage, et toutes les pensées se reportent vers ceux qui, bien nombreux, hélas ! connaissent l'éternel repos.

Les bataillons ennemis qui ont occupé Amblaincourt en 1914 se sont retirés en mettant le feu aux maisons de ce petit village ; les quelques toits restés debout non sans réparations sont insuffisants pour abriter le personnel des six batteries qui s'installent rapidement au bivouac. Le lendemain, au lever du jour, les six batteries de tir escaladent le haut coteau qui domine Issoncourt au nord-ouest et viennent se ranger en bataille en lisière du bois de Landlut, devant deux petits cimetières où sont groupées les tombes des officiers, sous-officiers et canonniers du groupe de renforcement du 55e tombés au champ d'honneur dans la nuit du 10 septembre 1914 en défendant héroïquement leurs pièces entourées d'ennemis. Les trompettes sonnent : « A l'étendard », les sabres se lèvent d'un même mouvement et dans un silence religieux le colonel **UZAC** retrace à ses batteries victorieuses la nuit tragique où les batteries soeurs, assaillies par un fort parti d'infanterie prussienne, luttèrent jusqu'à la mort en refusant de se rendre ; où le capitaine **NAQUET,** après avoir brûlé la cervelle d'un officier prussien qui lui criait : « Rendez-vous ! » tomba aux côtés des capitaines **MAURIN** et **VAGNEUR**, tandis que les servants faits prisonniers n'étaient délivrés que par une contre-attaque intrépide. Aujourd'hui, voici les morts glorieux vengés et les vainqueurs d'hier apportent à leurs frères héroïques leur tribut d'admiration. L'aspirant **BRISSAC**, digne successeur de son oncle le capitaine **NAQUET** qu'il s'était promis de venger, vient de se couvrir de gloire à la cote 304. Le colonel lui donne l'accolade et accroche sur sa poitrine de jeune combattant la Croix de guerre que reçoivent aussi trois vétérans témoins du drame d'Issoncourt avant d'être témoins du plus grand drame de

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Verdun. Les trompettes jettent à nouveau leurs notes sonores que la canonnade lointaine accompagne de sa note sourde.
Traversant encore des localités qui gardent les traces profondes des combats de 1914, les batteries gagnent la vallée de l'Ornain où elles passent une nouvelle nuit au bivouac à côté des ruines de Varney. Le lendemain elles atteignent de jolis villages qui leur donnèrent protection aux heures sombres de septembre 1914, mais elles ne peuvent pas encore séjourner à Cousances-aux-Forges où de jeunes chasseurs à pied poursuivent une instruction intensive. Complété par les batteries du 2e groupe, le régiment regagne enfin les bords de la Marne, les riants villages de Retz, Eurville, La Neuville, qui ouvrent toutes grandes les portes de leurs granges et où, reçus par les habitants comme des membres de la famille, officiers et canonniers vont trouver le repos moral et le repos physique indispensables après un combat ininterrompu de trente-six jours et trente-six nuits. De nombreuses récompenses vont attester la valeur de l'effort fourni. Le chef d'escadron **LEROY** est promu officier de la Légion d'honneur, les capitaines **DURAND** et **MICHAUD**, le lieutenant **COLONNA** sont nommés chevaliers du même ordre. Le maréchal des logis **AURIOL**, les maîtres pointeurs **LAMBERT** et **PASCAL** reçoivent la Médaille militaire ; 8 officiers, 3 sous-officiers et 1 canonnier sont cités à l'ordre de l'armée ; 8 officiers, 11 sous-officiers, 6 brigadiers et 18 hommes sont J'objet de citations à l'ordre du corps d'armée ou de la division; 11 officiers, 23 sous-officiers, 12 brigadiers, 65 hommes reçoivent la Croix de guerre à l'ordre de la brigade et du régiment.
Pour tous, le combat épique se résumera désormais dans les deux textes suivants :
I. Le général commandant la IIe armée cite à l'ordre de j'armée: Les 1re , 3e , 7e , 8e , 9e batteries du 55e régiment d'artillerie : « Soumises pendant plus d'un mois à un bombardement ininterrompu et d'une violence inouïe qui leur a fait perdre la moitié de leur, personnel et dix canons, mais électrisées par l'exemple de leur chef, l'héroïque commandant **LEROY**, ont rempli jusqu'au bout leur mission de sacrifice et donné à l'infanterie, par des barrages précis et déclenchés au moment opportun, tout l'appui dont elles étaient susceptibles. N'ont pas hésité dans des moments critiques à sortir les pièces de leurs casemates pour augmenter leur champ de tir. »
La 6e batterie du 55e régiment d'artillerie : « Soumise pendant plus d'un mois (21 février au 24 mars 1916) à un tir à démolir par obus de gros calibre en raison de l'action d'enfilade qu'elle exerçait sur les tranchées allemandes, a subi de très lourdes pertes en personnel et matériel ; s'est maintenue malgré tout grâce à la valeur de ses canonniers et à l'énergie de leur chef le capitaine **NARDON** qui avait su réaliser une organisation particulièrement solide. »
II. – Le général **DE SALINS,** commandant la 29e division, cite à l'ordre de la division le 55e régiment d'artillerie et plus particulièrement les batteries de la cote 304 : « Sous le commandement de l'héroïque commandant **LEROY**, ces cinq batteries soumises pendant un mois à un bombardement ininterrompu et d'une violence inouïe, ont su malgré de lourdes pertes en matériel et personnel, maintenir leurs barrages et rendre coûteuse la progression de l'ennemi. »

SECTEUR DE NIEUPORT 1916

Les unités, à peine installées dans leurs cantonnements de la Haute-Marne, embarquent en chemin de fer, contournent Paris - sur lequel s'ouvrent de grands yeux qui voudraient bien admirer ses monuments de plus près, dépassent Amiens et Abbeville, côtoient les eaux grises de la Manche dont les voyageurs s'étonnent d'apercevoir le rivage largement couvert de sable

jonché de vastes camps d'instruction britanniques et parviennent enfin aux gares de l'extrême nord du front.

A leur débarquement dans la banlieue de Dunkerque, le 8 avril, les canonniers ne voient qu'une immense plaine revêtue de vastes champs parfaitement cultivés, où l'horizon n'est caché par aucun massif boisé. Les arbres bien rares ne dressent leurs branches qu'autour des villages et en bordure de quelques routes ; par contre les maisons sont innombrables, toutes fraîchement peintes de couleurs très claires, blanches ou jaunes, sous de grands toits aux tuiles plates ; toutes les fenêtres sont garnies de rideaux bien propres, derrière lesquels le moins riche réserve à son hôte le meilleur accueil après lui avoir offert le café noir maintenu chaud du matin au soir.

Le repos commence agréable pour tous dans cette région peu pittoresque, où la langue flamande d'un usage général est venue surprendre toutes les oreilles. Mais dix jours se sont à peine écoulés que la division entière a l'ordre de relever la division française qui assure la garde de la zone belge du littoral. Les unes après les autres les batteries font route pour le secteur de Nieuport et traversent La Panne que les circonstances ont désignée comme capitale. de la Belgique libre et cantonnement de repos de divers éléments de l'armée alliée où se rencontrent à chaque pas les troupes les plus variées : soldats belges dont le bonnet de police laisse pendre sur le front un gland de couleur particulière à chaque arme, gendarmes belges revêtus de leurs uniformes du temps de paix, aux manches ornées de larges galons, canonniers anglais et canonniers marins français qui servent dans le secteur de grosses pièces, de marine, fusiliers marins, aux exploits légendaires, bien connus de tous, que les artilleurs du 55e vont avoir désormais pour camarades de combat.

L'œil s'étonne encore de l'aspect bizarre du terrain : à l'ouest, bosselé d'énormes buttes de sable sur lesquelles des touffes d'oyats mettent çà et là de grosses taches vert sombre ; à l'est, tout plat sans la moindre ondulation pour arrêter le regard qui trouve l'horizon bien lointain.

Tous se demandent où les canons peuvent être dissimulés, car les dunes sont trop hautes et trop abruptes ; dans la plaine les haies basses qui bordent les champs ne peuvent pas masquer les lueurs des pièces en action et l'eau partout à fleur du sol ne permet pas de s'enterrer. Les artilleurs du 32e régiment ont pourtant installé leurs batteries à des endroits où aucun de leurs successeurs ne peut les découvrir sans être guidé ; quelques-unes sont en plaine, la plupart sont dans les dunes, mais toutes surprennent par la commodité et le confort de leurs installations, où chacun peut dormir à l'aise et où les mauvaises nuits si récentes encore seront vite oubliées.

Un examen attentif passé dès l'installation permet à tous de constater que les constructeurs ont trop sacrifié l'utile à l'agréable. Les nouvelles demeures font trop de place au confort et pas assez à la solidité ; elles seraient vite sans objet, si l'ennemi venait à décider de faire sur le littoral une offensive de la puissance de celle qu'il continue à entretenir sur les deux rives de la Meuse. Chaque batterie se prépare à maintenir s'il le faut à nouveau une longue résistance ; la leçon de Verdun va porter des fruits et loin de murmurer chacun se met gaiement au travail en chantant. Dès le premier jour tous les servants entassent le sable avec acharnement sur les abris les plus solides, et des constructions nouvelles sont décidées pour lesquelles le commandement n'hésite pas à accorder des matériaux de toute nature.

L'ennemi, guetté en permanence par d'innombrables observateurs dissimulés en première ligne ou dans les grandes maisons de Nieuport-Bains et Nieuport-Ville, ne manifeste pas beaucoup d'activité ; l'infanterie sait qu'elle peut compter sur l'artillerie et ne lui fera pas appel souvent ; les canons de campagne restent silencieux de longues heures pendant que les pelles travaillent.

De temps en temps une batterie lourde adverse prend à partie une batterie lourde amie reconnue gênante et s'acharne à la détruire ; mais, repérée sans tarder, elle subit le feu à son tour, puis le duel engagé se poursuit de longues heures. Ces bombardements ont pour effet immédiat de

stimuler davantage encore l'ardeur des constructeurs et les artilleurs lourds passent aussi de leur côté à l'exécution de grands projets.

Dès lors, toutes les nuits, de nombreux attelages traînent sur les voies étroites des rames de wagons pesamment chargées et de longues files de voitures s'échelonnent sur les routes, transportant rondins et rails, ciment, briques et gravier et même du sable de rivière, car le sable surabondant dans cette partie du littoral se prête mal aux solides constructions en béton armé.

Le colonel **UZAC**, qui fait de fréquentes visites à ses batteries et s'intéresse à la bonne marche de tous les chantiers, a le regret de ne pouvoir jusqu'au bout assister au développement des travaux et le lieutenant-colonel **FAYARD** prend le commandement du régiment le 17 juin.

Les canons n'entrent guère en action que lors des réglages par avion multipliés dans chaque batterie sur les points principaux des organisations ennemies, ou en réponse aux appels de l'infanterie, peu fréquents du reste. A certains jours pourtant le branle-bas est général, et au moment où le calme règne de part et d'autre, toutes les batteries se réveillent furieusement pour accompagner l'action des engins de tranchée qui exécutent de grosses concentrations de feu et ne manquent pas d'occasionner comme eux de sérieux dégâts aux tranchées ennemies ; un grondement assourdissant ne s'éteint que lentement après avoir étouffé pendant plusieurs heures le bruit de la marée qui se perçoit d'ordinaire de façon sensible.

De temps en temps aussi, les mêmes tirs rapides se déclenchent sans tarder au moment où une fusée lancée de première ligne accuse pour un de nos petits postes la crainte d'un raid de l'adversaire, que l'ennemi du reste annonce souvent lui-même en bombardant les positions de batterie avec ses canons longs. Dans toutes les casemates, les servants qui se sentent en sécurité manœuvrent tranquillement leurs pièces sans crainte de voir le tir ennemi se prolonger, mais aussi sans laisser diminuer en rien leur courage comme le témoigne la citation de l'un d'eux à l'ordre de la division : « Blessé à la jambe par un éclat d'obus alors que sa batterie, exécutant un tir de barrage, était violemment contrebattue, le canonnier **ABEILLE (Clairin),** de la 9e batterie, ne veut pas malgré le conseil du médecin qui vient de lui faire un pansement sommaire rester étendu et inactif, tient à aider ses camarades jusqu'au bout au moins en amorçant les obus et ne consent à quitter son poste de combat que lorsque la batterie reçoit l'ordre de cesser le feu. »

Pendant l'un de ces bombardements, le 29 juin, le capitaine **RAVAILLE,** commandant la 5e batterie, sort de son poste de commandement pour contrôler les mesures de sécurité prises par son personnel et mieux se rendre compte des points de chute des projectiles quand un éclat vient tuer net le chef audacieux, qui avait si souvent nargué l'adversaire avec verve.

Pour mieux cacher ses nouveaux travaux, l'ennemi qui se sent épié sans discontinuer dresse de nombreux masques artificiels, fausses haies ou grands panneaux de toile, à l'abri desquels il construit de nouvelles tranchées et de nouvelles positions de batterie ; il parvient ainsi à installer une batterie anti-aérienne puissamment armée qui ouvre un feu précis dès qu'un aviateur allié tente de franchir les lignes et ne tarde pas à être connue de tous sous le numéro d'ordre 86-52. Mais certaines batteries, contrôlées par des observateurs vigilants, entament et conduisent heureusement une longue lutte au cours de laquelle les missions dévolues à l'aviation seront toujours remplies avec succès.

Tout en poursuivant activement la construction des casemates et des abris, les artilleurs trouvent cependant le temps de perfectionner sans cesse leur instruction soit au maniement d'engins d'infanterie et de mitrailleuses contre avions, soit par des exercices de protection contre les gaz toxiques.

La vie de secteur est agrémentée fort heureusement par de nombreuses représentations théâtrales organisées par la division au camp du Sergent Bador, où acteurs et musiciens

rivalisent d'entrain. Chaque jour, les journaux apportent des nouvelles favorables. Verdun est définitivement sauvé ; l'offensive de la Somme bat son plein, l'ennemi recule sous la puissance de nos coups ; chacun souhaite ardemment d'aller s'illustrer sur ce nouveau champ de bataille et d'avoir l'occasion de rivaliser d'ardeur avec les batteries qui viennent d'avancer à Combles et à Bouchavesnes.

Des bruits de relève ne tardent pas à se confirmer ; le 7 octobre, les batteries de la 45e division arrivent dans le secteur où viennent d'être terminés les grands travaux dont elles reconnaissent la valeur.

Le cœur un peu gros, mais satisfaits de leur œuvre, les canonniers du 55e quittent leurs positions, désormais aussi solides qu'agréables, et vont cantonner aux environs de Bergues où chacun sait bien que le séjour sera de courte durée.

LA SOMME – 1916

Camp de Crèvecœur.

Les 15 et 16 octobre, les batteries embarquées à Dunkerque en pleine voie, sont transportées dans l'Amiénois où elles occupent quelques jours les villages de Haudivillers, Montreil-sur-Brèche, Le Plessier-sur-Bulles. A peine installées, toutes manœuvrent matin et soir, soit isolément, soit en liaison avec l'infanterie de la division.

Services en campagne, mouvements de sections et de batteries attelées se multiplient, l'entraînement à la guerre de mouvement se poursuit intensif, malgré les rigueurs d'un automne particulièrement pluvieux.

Certaines unités changent plusieurs fois de cantonnement, avant de se partager les localités du Grocq, Doméliers, Le Saulchoy-Gallet, Oursel-Maison, aux abords immédiats du camp de Crèvecoeur, où les divisions tenues en réserve complètent leur instruction avant de prendre part à des combats décisifs. Là les batteries de tir prennent position pendant de longues heures, et même des journées entières sous une pluie diluvienne qui tombe sans discontinuer et vient transpercer les tuniques, sous les manteaux. Là aussi les équipes téléphoniques déroulent le matin de longs kilomètres de câbles, qu'elles relèvent le soir même, et perfectionnent encore leur entraînement à la marche en mauvais terrain. Mais chacun se consacre tout entier à sa tâche avec une bonne humeur soutenue. Tous les cœurs sont joyeux : le fort de Douaumont vient d'être repris dans un élan splendide, à l'heure où personne ne s'y attendait, et reste à jamais dans les lignes françaises ; les Alliés progressent chaque jour sur les rives de la Somme, la maîtrise des opérations est définitivement aux mains des armées de l'Entente qui voient sur tous les fronts d'attaque reculer l'ennemi décontenancé, dont les divisions décimées et démoralisées reçoivent toujours de nouveaux corps de troupe bien entrainés physiquement et moralement. A son tour le 55e va faire sentir une fois de plus la puissance de ses canons.

Travaux d'organisation d'offensive.

Le 6 novembre, toutes les batteries réunies à Hangard-en-Santerre détachent des équipes de travailleurs aux emplacements avancés qui viennent d'être reconnus aux lisières des villages d'Estrées et de Belloy ; le 9, elles forment leurs bivouacs - près de Proyart, les unes au bois Matto, les autres au bois Saint-Martin, à côté des camps de troupes de toutes les armes dont les attelages ont tracé pour se rendre à l'abreuvoir de larges pistes devenues des fleuves de boue que les pluies fréquentes maintiennent impraticables et où l'enlisement est à redouter à chaque pas. A quelques centaines de mètres, d'énormes canons en batterie sur voie ferrée lancent dans un grondement de tonnerre leurs gros obus de 320 sur les cantonnements et nœuds de communications adverses, au grand effroi des chevaux peu accoutumés à entendre de près d'aussi puissantes détonations.

Tous les bivouacs s'accrochent aux flancs de vallons crayeux, ou s'abritent dans de petits bois. Le vent souffle violent et froid, sur les plateaux dénudés où s'étalent de grands champs aujourd'hui tous en friche, jadis soigneusement cultivés. Ces riches terres à betteraves alimentaient sur place de nombreuses râperies et quelques immenses sucreries qui ne sont plus que des monceaux de ruines, à l'exception cependant de la grande usine de Dampierre, dont les réservoirs troués s'élèvent encore sur toute leur hauteur et, visibles de presque partout, servent de point de repère bien précieux. L'œil qui ignore la région cherche en vain à distinguer des villages que les cartes indiquent importants : Dampierre, Estrées, Belloy. Seuls des tas de décombres émergent à peine du sol et sont d'autant plus bas que l'on s'avance davantage en zone reconquise ; tels Berny, en première ligner et un peu plus loin encore dans les lignes ennemies, Fresnes, que continuent à écraser des batteries de tous calibres.

Entre les villages s'étendent des labyrinthes de tranchées profondes bouleversées par les plus gros projectiles, et d'inextricables réseaux de fil de fer rouillés qui constituent des obstacles infranchissables à quiconque essaie de couper court à travers champs.

Voitures, cavaliers et piétons même sont obligés de suivre les rares routes réparées à la hâte, que des équipes de territoriaux remettent en état, avec des matériaux de toute nature empruntés aux ruines les plus voisines ou à des carrières spécialement ouvertes, et plus fréquemment d'emprunter les pistes qui suivent ou remplacent d'anciens chemins de terre, les pistes aux nombreux détours tracés pour desservir le plus grand nombre possible de batteries qui sans elles seraient sans vie, les horribles pistes où les attelages, enlisés jusqu'aux genoux, tirent des voitures qui tous les 100 mètres s'enfoncent jusqu'aux moyeux, où dix chevaux sont nécessaires pour traîner un tonneau d'eau, les pistes au passage obligatoire en sens unique, où tous les ravitaillements s'engagent dans la nuit noire, où les canons de l'adversaire sèment la mort à toute heure. Les batteries prennent cependant position facilement et sont largement approvisionnées, mais les transports les plus pénibles sont ceux des matériaux dont toutes les unités ont un pressant besoin. Les sapes sont les seuls abris possibles, mais leur creusement de, mande de nombreux boisages en grosses pièces de bois que les chariots de parc amènent à pied d'œuvre toutes les nuits. Chaque soir au crépuscule, de longues colonnes commencent d'interminables circuits, s'arrêtent, repartent, s'arrêtent encore, attendant qu'une voiture soit sortie d'un trou et garée tant bien que mal. Au prix d'efforts inouïs, elles atteignent enfin une position de batterie et rejoignent un peu plus facilement qu'à l'aller les bivouacs bien après le lever du jour.

Hommes et chevaux disparaissent sous une épaisse couche de boue, les conducteurs, dont les moustaches couvertes de gros glaçons accusent mieux qu'un thermomètre la rigueur de la température, marchent à la tête de leurs animaux en battant des bras bien raides, qui se réchaufferont au cours d'une longue séance de pansage et d'un patient nettoyage des vêtements. Les canons, pour la plupart faiblement défilés à des emplacements avancés, sont enterrés et

disparaissent sous de bons camouflages ; ils tirent rarement, car la mission principale du régiment ne commencera que le jour fixé pour l'attaque prochaine les tirs journaliers sont exécutés par les pièces d'autres régiments et le temps brumeux gêne beaucoup l'observation.

Tous les servants se sont improvisés mineurs et travaillent sans relâche à plus de 10 mètres sous terre, les uns taillent au pic la craie dure pendant que d'autres plus nombreux remontent les déblais à grands coups de pelle, ou boisent les parties de galeries terminées.

Les premières nuits, tout le personnel d'une section s'entasse tant bien que mal au bas d'une descente de sape, mais chacun songe à améliorer une existence pénible par un travail de tous les instants.

Moins heureuses que les batteries du 3e groupe qui sont maintenues près du bois Bismarck, certaines unités opèrent deux ou trois changements de position, au bois du Tremble, au bois du Satyre, au bois Hilda, avant de connaître leurs emplacements de combat définitifs et abandonnent plusieurs fois de suite un travail à peine commencé pour en entreprendre un nouveau.

L'ennemi, qui de façon générale se borne à lancer quelques rafales sur les premières lignes et sur leurs voies d'accès, déchaîne subitement sa fureur à certains jours, en concentrant ses feux les plus nourris sur nos tranchées et batteries, mais immédiatement un ouragan de fer s'abat sur lui. Ses propres tranchées et ses batteries sont bouleversées par les projectiles britanniques et français qui tendent à l'horizon un épais rideau de fumée, tacheté de gros globes de feu. Son infanterie ne manifeste d'activité que par quelques raids, sans succès aucun, sur nos avant-postes. Elle craint toujours un nouvel assaut, en vue duquel l'organisation de toutes les batteries est sans cesse développée et l'approvisionnement en munitions augmenté. Les jours de brume épaisse alternant avec les jours de pluie, font sans cesse différer les opérations projetées, et malgré tout les heures d'attente patiente s'écoulent vite pour un personnel qui travaille sans interruption, avec une activité inlassable.

Dans les derniers jours de décembre, les batteries les plus avancées, dont les travaux étaient presque tous terminés, se reportent un peu en arrière, sur des positions dont le défilement plus grand et l'accès plus commode leur permettent cependant de remplir tout aussi bien leur mission de protection. La fête de Noël est célébrée dans un isolement complet, dans le décor lugubre de tranchées éboulées, et de grands trous jointifs, pleins de boue.

Le premier jour de l'an 1917, illuminé de beaux rayons de soleil, laisse cependant tous les canonniers bien perplexes, car des bruits de relève, qui circulent depuis peu de temps, ne sont pas confirmés. Une semaine bien longue laisse croître encore le doute que vient éclipser soudain la surprise d'un mouvement particulièrement rapide. Les batteries, relevées inopinément, se rassemblent à Boves le 8 janvier, embarquent le 9 à Longueau, débarquent à Dunkerque et sans aucun repos vont, en une étape pénible, reprendre respectivement les positions occupées trois mois plus tôt, à l'embouchure de l'Yser, où tous sont bien heureux de retrouver le sable sec qui fait oublier la boue gluante, le bon air marin qui corrigera vite les effets pernicieux de l'atmosphère déprimante des sapes, et les abris confortables auxquels personne ne regrette d'avoir travaillé tout l'été avec acharnement.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

SECTEUR DE NIEUPORT - 1917

Bien que les courants chauds du littoral de la mer du Nord entretiennent d'ordinaire une température modérée, le troisième hiver de guerre est bien rigoureux dans le secteur de Nieuport.

A certaines heures, le thermomètre marque 17° au-dessous de 0 et les canonniers occupés au creusement de boyaux ne sont pas peu surpris de trouver le sable gelé sur une profondeur de plus d'un mètre.

La neige, assez rare sur la côte belge, persiste épaisse pendant de longues journées et ne fond que lentement ; mais, fort heureusement, le sol poreux permet aux combattants de ne pas connaître les désagréments de la boue. Aux journées de froid succèdent des journées de brouillard bien opaque pendant lesquelles les deux artilleries restent muettes. Puis la mer se ride d'énormes vagues, tandis que les vents du large soufflent en formidable tempête.

Le sable soulevé en trombe s'accumule devant toutes les portes, s'introduit aux casemates dans l'âme des canons, aux abris dans les paillasses de couchage, aux cuisines dans les marmites, aux écuries dans les mangeoires, sans se laisser arrêter par de grosses toiles, et par moments même il rend la circulation presque impossible malgré le port de lunettes.

Dès que le temps le permet, de nouveaux travaux sont entrepris presque partout pour achever définitivement l'organisation des positions que ne manquent pas de visiter à maintes reprises les généraux **BALFOURIER,** commandant le 36e C. A., **ROUQUEROL**, commandant la 29e D. I. et **NICOLLE,** commandant l'artillerie du C. A.

Le secteur garde toujours sa physionomie habituelle : les luttes d'engins de tranchée continuent à alterner avec les tirs à démolir sur les batteries et les bombardements réciproques des premières lignes.

Au cours d'alertes fréquentes, les batteries, qui reçoivent presque toujours le signal d'attaque par les gaz, maintiennent en vain une vigilance prolongée motivée par l'excès de prudence d'un observateur ou l'erreur de transmission d'un téléphoniste ; mais la crainte de l'émission par l'ennemi d'une nappe de gaz n'est pourtant pas sans objet.

Le 23 avril, à 4 heures, les commandants de batterie sont réveillés par leurs guetteurs aux cris de « Voilà les gaz ! C'est pour de bon ! » et au même moment les pièces de garde lancent nerveusement les premiers obus de leur tir de barrage, vite suivis à cadence rapide par ceux de tous les canons.

De nombreuses fusées spéciales précisent les craintes de l'infanterie, le bruit strident des sirènes et des klaxons retentit lugubre sur toute l'étendue du front de la division, la nuit obscure vient rendre plus tragique encore le danger menaçant.

Toutes les positions reçoivent une pluie d'obus parmi lesquels il est facile de distinguer le sifflement lent et l'explosion peu bruyante d'un grand nombre d'obus toxiques dont les masques bien ajustés ne permettent pas de sentir la désagréable odeur.

A 8 heures seulement les pièces se taisent les unes après les autres et, les masques soulevés avec grande prudence sont vite resserrés ; tous les servants se hâtent de désinfecter au chlorure de chaux et de remplir de sable les nombreux trous qui entourent leurs casemates. Personne n'est incommodé et tous ont brillamment rempli leur mission malgré la fatigue pénible imposée par le port prolongé du masque et la difficulté pour les pointeurs de voir nettement les lignes de mire. Des renseignements précis font connaître que l'ennemi a lancé sur nos tranchées trois

nappes de gaz successives à la faveur desquelles il s'est porté à l'assaut, mais les fantassins résolus, entraînés par des officiers héroïques, ont réussi à rejeter rapidement les fractions qui avaient pris pied dans quelques-uns de leurs abris et plusieurs prisonniers restent entre leurs mains.

L'ennemi malgré ses moyens violents n'a obtenu que de multiples dégâts à ses tranchées, et ses pertes, sévères à coup-sûr, vont le faire méditer sur la valeur de notre défense ; il réfléchira longtemps avant de tenter de nouvelles attaques sur ce front qui lui est une fois de plus défavorable.

Pendant de longues semaines les artilleurs seuls continuent leur duel sans fin avec des alternatives de calme et de fureur ; malgré de fortes dépenses de projectiles de gros calibres, l'adversaire ne causera que des dégradations peu importantes aux solides casemates françaises ou britanniques.

Les brillants services rendus par le régiment sont consacrés dans la citation à l'ordre de la division adressée au 55e par le général **BERNARD**, commandant la 29e D. I.

ORDRE DE LA DIVISION N° 283 DU 17 JUIN 1917

Le général commandant la 29e D. I. cite à l'ordre de la division l'artillerie lourde sous les ordres du commandant **DELEBECQUE**, l'artillerie. Royal Navy sous les ordres du capitaine de frégate **HALAHAN**, l'artillerie du front de mer sous les ordres du lieutenant de vaisseau **RENAUX,** le 55e régiment d'artillerie sous les ordres du lieutenant-colonel **GIVIERGE** :

« N'a cessé, sous l'habile direction de son chef le lieutenant-colonel **BARBIER,** de rendre les services les plus précieux. En majeure partie depuis plus de deux ans au front sans repos, et bien que soumise presque constamment aux feux précis et nourris d'une artillerie supérieure, a su néanmoins, grâce à la valeur et au dévouement des cadres et des hommes, tenir tête à cette artillerie et lui infliger des pertes, de concert avec l'artillerie de campagne sous les ordres du lieutenant-colonel **GIVIERGE**, qui, elle aussi, est constamment sur la brèche et n'a pas peu contribué à aider l'infanterie à repousser les attaques de l'ennemi. »

LES FLANDRES (JUIN-NOVEMBRE 1917)

Des bruits de relève par une division anglaise commencent à circuler, et, le 23 février 1917, le 55e R. A. C. laisse définitivement aux uniformes kakis la garde de ce secteur des dunes sur lequel il a tant travaillé et auquel il s'est attaché comme l'artiste s'attache à l'œuvre qu'il vient de créer. Les Anglais héritent d'un secteur solidement aménagé où bien souvent l'utile se joint à l'agréable. Ils se montrent enchantés des puissantes casemates bétonnées, des abris aussi confortables que robustes, qu'ils trouvent dans chaque batterie et complimentent avec la meilleure grâce, ceux qui ont conçu et ceux qui ont exécuté ces travaux. Déjà, du haut des observatoires, comme des aigles dans leurs nids, ils contemplent d'un œil jaloux et menaçant ce port d'Ostende qu'ils croyaient si proche de leurs griffes et qu'ils rêvaient d'atteindre en un seul bond ; vains espoirs, hélas ! que des événements malheureux devaient anéantir en peu de jours

La relève terminée, le 55e R. A. C. s'achemine par groupe vers la région de Calais où il doit stationner quelque temps pour souffler un instant avant de retourner dans la mêlée. Nombreux sont les yeux tournés en arrière qui contemplent une dernière fois les dunes gracieusement pomponnées d'oyats, désormais si chères aux artilleurs du 55e. Une dernière fois leurs regards les caressent amoureusement et leur expriment, combien éloquemment, les regrets qu'ils éprouvent à les abandonner, regrets à peine tempérés par la perspective d'un repos agréable et le secret espoir de retourner de nouveau dans ce secteur.

Le 25, le régiment arrive dans son cantonnement de repos et s'installe dans les coquettes fermes aux toits rouges qui bordent les nombreux canaux de la campagne de Guemps.

Le 2 juillet, le général **NOLLET**, commandant le 36e C. A. auquel est rattachée la 29e D. I., réunit à Vieille-Église les officiers du 55e et leur esquisse en quelques mots la dure tâche qu'ils vont avoir à remplir et la part glorieuse qui leur est réservée dans la bataille des Flandres. Le repos est terminé, le 55e R. A. C. va reprendre sa place parmi les unités combattantes.

Le lendemain 3 juillet, le colonel, les trois commandants de groupe, les commandants de batterie partent reconnaître les positions que le régiment doit occuper aux environs de Woesten. Ils sont suivis par un fort détachement de travailleurs, car il ne s'agit pas de relever purement et simplement les batteries belges qui jusqu'à ce jour assuraient la défense du secteur, il faut aménager les positions de toutes pièces. Une artillerie formidable viendra prendre place dans cette région et les emplacements de batterie existant sur le terrain sont en nombre trop restreint pour les recevoir toutes. Il est nécessaire de suppléer le plus rapidement possible à cette insuffisance. C'est à cette lourde et pénible tâche que vont s'adonner avec ardeur et ténacité, servants et conducteurs du régiment.

Le théâtre où vont se dérouler les phases successives de la bataille des Flandres est constitué, en ce qui concerne le 55e R. A. C., par cette partie de la région des Flandres qui s'étend à l'est et à l'ouest du canal de l'Yser entre deux lignes perpendiculaires à ce dernier, passant l'une par le village de Boesinghe, l'autre par la Maison du Passeur, région pleine de souvenirs glorieux où les noms de Dixmude, Bixschoote, Hetsas rappellent les exploits légendaires des fusiliers-marins aujourd'hui incorporés à la 29e D. I.

Ce que chacun voit d'abord du pays, ce sont les abords du canal où les nombreuses luttes d'engins de tranchée entre Belges et Allemands ont laissé des traces ineffaçables.

Privés de vie à tout jamais, les grands arbres qui longent les berges dressent vers le ciel leurs moignons déchiquetés et l'on croirait voir une ligne de squelettes conviés à un macabre monôme.

Au-delà du canal le terrain se relève en glacis où apparaissent de formidables lignes de tranchées flanquées, de loin en loin, de solides blockhaus. Plus loin est une série de petits bois désignés par des numéros (14, 15, 16, 37). Ces bois sont autant de points d'appui sérieux pour le Boche et constituent l'avancée de la forêt d'Houthulst.

Insolente dans sa force mystérieuse, traîtresse dans tout ce qu'elle recèle de pièges, celle-ci étale au loin ses sombres futaies. Elle constitue pour la Ire armée, dont nous faisons partie, le premier objectif important à atteindre.

En deçà du canal, le terrain se relève pareillement jusqu'à la première ligne de crêtes derrière lesquelles sont nos batteries.

Et des deux côtés c'est le domaine de l'eau, celle-ci apparait au moindre coup de pioche.

Les Belges, ont dû aménager tous leurs moyens de défense en superstructure. Les abris sont posés sur le sol, les boyaux de communication sont constitués par des couloirs aux parois sorties

de terre, au fond desquels des caillebotis disposés convenablement permettent à l'eau de ruisseler sans gêner la circulation. Des piles de sacs à terre disposés sur les berges du canal de l'Yser forment le parapet de la tranchée de première ligne. Le parados est absent la plupart du temps ou, s'il existe, est constitué de la même façon. Par endroits, des blockhaus à mitrailleuses et quelques abris bétonnés complètent cette organisation. Les lignes de soutien sont conçues de la même manière. Les positions de batteries sont derrière des haies ou à la lisière des boqueteaux. Elles comprennent généralement des casemates légères et des abris bétonnés très bas pour être masqués par le feuillage. Les P. G. sont ordinairement aménagés dans des maisons en ruines, ce qui permet de leur donner de plus grandes dimensions et de les rendre plus confortables.

Les servants des batteries entreprennent courageusement la construction des batteries ; debout dès l'aurore, ils construisent les plates-formes qui bientôt recevront leurs pièces. Rapidement, ils aménagent les abris à personnel et à munitions, avec les matériaux que, la nuit, leur apportent les conducteurs. Pleins d'entrain et de gaieté, ils poursuivent leur pénible tâche jusqu'à la nuit, en ne s'accordant que quelques instants de répit pour réparer leurs forces par un repas frugal. Les cuisiniers ne peuvent se distinguer, car la fumée de leurs foyers aurait bientôt révélé nos positions aux observateurs ennemis. Il faut se contenter de peu. Le soir venu, les canonniers se réunissent sous les tentes qu'ils ont dressées aux pieds des haies et tombent harassés de fatigue, s'endormant sans se soucier des tirs ennemis qui deviennent de plus en plus nourris. C'est que l'animation subite du secteur n'est pas passée inaperçue aux yeux des observateurs allemands. Ils ont vite repéré les pistes nouvelles, les positions qui se multiplient chaque jour. Prévenus par le trafic intense, ils sentent venir une attaque et cherchent à l'enrayer par des tirs de contre-préparation. Rien ne peut modérer l'ardeur magnifique des servants du 55e, ni les veilles, ni les pertes qui sont déjà sensibles. C'est à qui montrera le plus bel entrain et le plus profond mépris du danger.

Le lieutenant **SARETTE,** de la 2e batterie, blessé à la lèvre par un éclat d'obus, refuse de se laisser évacuer et continue à diriger les travaux de ses servants ; l'aspirant **DESPRÉAUX** est tué par le même obus, tout près de lui.

Le 12 juillet, les positions de batteries sont définitivement prêtes à recevoir les pièces et le 55e R. A. C. quittant définitivement ses cantonnements des environs de Guemps vient bivouaquer aux alentours de Crombecke. C'est autour de ce village que désormais resteront groupés les échelons des batteries. Dans la nuit du 15, les canons montés en position occupent les emplacements de combat qui leur ont été préparés, et dès le lendemain, les commandants de batteries commencent à effectuer les réglages et accrochages nécessaires. Les observatoires utilisables sont peu nombreux ; tantôt, comme l'observatoire Robinson, une échelle disposée dans la cheminée encore debout d'une ferme à moitié ruinée permet à l'observateur de remplir utilement sa mission ; tantôt des crampons permettent de grimper péniblement au faîte des arbres les plus haut d'où l'on domine les ouvrages ennemis. Ce dernier procédé jouissait d'une faveur telle qu'à un moment donné tous les arbres étaient devenus de véritables nids-d'observateurs.

Le secteur, si calme au début du mois de juillet, connaît une animation de plus en plus grande à partir du 23, date du commencement de la préparation d'artillerie. Aux détonations sèches des 75 se mêlent sans discontinuer les sourds grondements des canons de 155, 220, 270, 280 qui alignent leurs gueules béantes en arrière des positions de l'A. C. tandis que plus loin en arrière les frères de l'A. L. G. P. accompagnent de leurs mugissements ce concert assourdissant. De toutes les haies, de tous les bois, de toutes les maisons jaillissent des jets de flammes. Les obus de tous calibres se croisent dans l'air en froufroutant et se répandent sans discontinuer sur les ouvrages ennemis. D'énormes torpilles de 240 bouleversent sans interruption les premières lignes allemandes, escamotant de leur souffle puissant les abris bétonnés et les blockhaus de

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

mitrailleuses 1es plus solides. Un nuage de fumée noire masque le terrain au-delà de l'Yser, enlevant aux observateurs la possibilité de voir le travail accompli par leurs coups. Accablé sous cette avalanche de feu, l'ennemi réagit peu le jour, évitant de dévoiler ses batteries aux innombrables observateurs en avions qui de l'aube au crépuscule surveillent avec vigilance le secteur allemand. Les batteries sont peu contre-battues en général. Mais une fois la nuit venue, l'ennemi sort de sa torpeur et retrouve toute sa vigueur. Des tirs à obus toxiques arrosent sans arrêt toute la région occupée par les batteries françaises. Les carrefours, les pistes sont battus en permanence par des obus de 150. La maison des mitrailleurs où se trouve le P. C. du 1er groupe devient un véritable carrefour de la mort ; le médecin aide-major **VAUTRAIN** y installe un poste de secours et prodigue avec un dévouement inlassable ses soins éclairés aux nombreux blessés qui y affluent toute la nuit.

Dédaigneux de ces tirs, malgré les lourdes pertes qu'ils subissent, les canonniers accomplissent leur tâche avec un entrain digne d'éloges. Continuellement autour de leurs pièces, souvent le masque sur le visage, exécutant sans relâche, le jour les brèches dans les fils de fer barbelés, la nuit les tirs de harcèlement et d'interdiction, les servants des batteries surmontent courageusement leurs fatigues, ne consentant à abandonner leurs canons que blessés ou intoxiqués par les gaz délétères que les Allemands leur prodiguent chaque nuit. Le Boche vient d'innover l'emploi de l'ypérite. Le 2e groupe et la 7e batterie souffrent plus particulièrement de ces tirs. Nombreux sont les officiers et les hommes évacués, atteints par ce gaz dont les effets sont encore peu connus.

Parties à la nuit tombante pour ne rentrer qu'à l'aurore, les colonnes de caissons alimentent les dépôts de munitions des batteries. Pénible est leur mission, car les échelons sont à plus de 16 kilomètres des positions, les routes sont encombrées à l'arrière et les pistes d'accès, violemment « marmitées», deviennent bien vite des fondrières où s'enlisent chevaux et voitures. Malgré la grande consommation d'obus, les batteries ne manqueront jamais de projectiles grâce à l'endurance et à l'énergie de nos vaillants conducteurs.

Le 28 juillet, le tir de démolition diminue d'intensité, le rideau de fumée se lève et découvre le bouleversement des lignes allemandes Nos canons avaient transformé en paysage lunaire cette campagne si verte et si riante quelques jours auparavant, Les bois n'existent plus et les blockhaus qu'ils renfermaient apparaissent chavirés ou éventrés ; les tranchées sont nivelées. Aux abords du canal les engins de tranchée ont eu raison des abris solides et des casemates masquées. Les occupants de la première ligne, terrorisés par les formidables destructions de nos mortiers, sont venus se rendre à nos hommes des batteries de tranchée. C'est le signal du déclenchement des reconnaissances de l'infanterie et de l'artillerie de l'autre côté du canal. Le terrain est nettoyé. Nos fantassins vont pouvoir partir à l'assaut.

Le 30 juillet au soir, les batteries reçoivent les plans d'accompagnement qu'elles auront à exécuter le lendemain à partir d'une heure H.

Prise de Korteker-Cabaret.

Le 31 juillet, à 3h 50, une canonnade d'une intensité inouïe vient apprendre aux Allemands que l'heure de l'attaque a sonné. Les 75 rageusement tonnent sans discontinuer, accompagnant nos fantassins de leur barrage roulant. L'artillerie lourde avec ses projectiles puissants muselle les batteries de barrage ennemies et arrose les pistes d'une véritable pluie de fer pour disperser les troupes de contre-attaque, toute l'artillerie française est déchaînée. Dans les batteries de 75 sous l'œil vigilant des officiers, les chefs de pièce, leurs montres et leurs cartons de tir à la main, surveillent avec attention la cadence du tir de leurs canons. Avec calme et sang-froid, conscients de leur responsabilité, ils font allonger les hausses en minute en minute, de façon à déplacer

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

devant l'infanterie le mur de fer, de flamme et de fumée qui la sépare de l'ennemi. Le pointeur, les mains rivées à ses volants, contrôle sans cesse la direction de sa pièce. Par moment, une main sur le manchon du canon, il vérifie l'état d'échauffement du tube. Tous les bras restent alors en suspens, les regards se fixent sur lui. Soudain son visage s'éclaire d'un sourire : « Vous pouvez y aller, s'écrie-t-il, pas de danger qu'il flanche. » C'est qu'il l'aime, ce canon auquel il prodigue ses soins et il veut pouvoir être fier de lui. Véritables automates, les tireurs ouvrent et ferment les culasses, tirant sans arrêt sur le cordon tire-feu. Les chargeurs, les muscles des jambes tendus, les bras raidis, introduisent les cartouches dans les tubes béants jamais rassasiés. Oubliant les fatigues de la veille, les pourvoyeurs puisent sans arrêt dans les abris à munitions. Pendant cinq heures, le tir se poursuit sans interruption, malgré la contrebatterie ennemie et les rafales d'obus toxiques. Vers 10 heures du matin, un message parvenu des lignes d'infanterie annonce que nos fantassins ont atteint tous les objectifs, sauf sur la droite où quelques mitrailleurs boches résolus offrent une résistance acharnée au Cabaret Korteker.

Le village de Bixschoote a été enlevé de haute lutte. Le tir diminue d'intensité et progressivement s'arrête. Seules quelques batteries continuent un barrage lent devant nos nouvelles premières lignes. Les servants profitent de cette accalmie pour ranger dans les abris à munitions les obus qui leur ont été apportés pendant l'attaque (ravitaillement important, car les batteries ont tiré plus de 2.000 coups) ; puis, harassés de fatigue, ils s'étendent à côté de leurs canons pour essayer de réparer leurs forces par un moment de repos de courte durée, car il faudra souvent reprendre les tirs et bientôt préparer les batteries à leur marche en avant.

Une action de détail effectuée le lendemain, avec préparation d'artillerie, nous rend maîtres du centre de résistance de Korteker auquel l'ennemi s'était cramponné.

Le plan d'emploi de l'artillerie avait prévu le transport du 1er groupe au-delà du canal de l'Yser dans la nuit du jour J. Dans la nuit suivante les deux autres groupes devaient effectuer un déplacement analogue.

Mais des reconnaissances faites la veille du jour de l'attaque avaient démontré nettement que ces mouvements étaient impossibles.

Les ponts étaient à peine amorcés et le terrain aux abords nord du canal était si bouleversé, si chaotique à la suite du tir de l'artillerie de tranchée sur les premières lignes boches, qu'il fallait au préalable exécuter des travaux gigantesques pour rendre ces déplacements possibles.

Le 1er groupe se contente de se rapprocher du canal et les 2e et 3e groupes restent en place.

Le matin du 1er août le régiment au complet se trouve prêt à reprendre sa mission. Mais subitement le mauvais temps se met de la partie et contre nous. Le soleil, qui jusqu'à ce jour avait favorisé nos opérations, disparaît derrière un rideau de nuages noirs et une pluie torrentielle transforme rapidement toute notre zone d'action en un vaste marécage. Fraîchement labouré et retourné par les obus, le terrain qui venait d'être enlevé à l'ennemi est envahi par une boue liquide dans laquelle on s'enfonce jusqu'à mi-jambe : la circulation devient presque impossible, la liaison avec les premières lignes très difficile à établir, les lignes téléphoniques disparaissent en un clin d'œil dans la boue et ne peuvent être entretenues convenablement. L'infanterie organise bien des relais de coureurs, mais ceux-ci mettent si longtemps à transmettre les ordres qu'il ne faut pas songer à les employer pour des plis urgents. Fort heureusement, la T. S. F. rend de grands services en permettant la transmission des demandes de tirs et quelquefois même la réalisation de réglages.

Le rôle de l'artillerie de campagne durant la période qui suit se borne à des tirs de barrage et d'arrosage à la demande de l'infanterie. Les batteries profitent de cet instant de répit pour reconstituer leurs stocks de munitions et perfectionner leurs abris.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Le 12 août, commence une nouvelle préparation d'artillerie en vue d'une action prochaine. L'infanterie doit enlever les lignes du Stembeck et du Broenbeck, objectifs peu éloignés ne demandant pas un long pilonage. L'artillerie lourde réduit en morceaux les abris bétonnés que les Allemands ont multipliés et qui servent de refuges à de nombreuses mitrailleuses. L'A. C., le jour, exécute des tirs de peignage et de ratissage, la nuit des tirs d'interdiction.

Le 2e groupe du 55e, pour se rapprocher des lignes, réussit à franchir l'Yser et à mettre ses canons à l'est du bois 14, position critique que l'ennemi ne tarde pas à repérer et à « marmiter » copieusement. Chaque jour des pièces sont mises hors d'usage. Chaque jour aussi de nouvelles victimes viennent augmenter les rangs des canonniers du 55e qui reposent dans le cimetière de Crombecke. Mais les vides se comblent à mesure qu'ils se créent et le 2e groupe continue ses feux et malgré ses pertes ne faillit pas à sa tâche.

Le 16 août, par une belle matinée, l'attaque est déclenchée à 4h 45. Comme au 31 juillet un barrage roulant très précis accompagne nos fantassins qui progressent avec facilité. Arrêtés un instant devant la ferme Champaubert, ils trouvent bientôt le terrain libre et peuvent atteindre sans encombre les objectifs qui leur ont été assignés.

Mais le haut commandement estime que le régiment, fortement éprouvé et dont les hommes sont harassés par un mois et demi d'efforts ininterrompus, a besoin de souffler un instant. Le 19 août il quitte la région de Crombecke pour aller reprendre les anciens cantonnements de repos de la région de Guemps Après la période active qui vient de s'écouler chacun retrouve avec un plaisir immense cette belle campagne, où en juin dernier le 55e avait connu des jours si agréables. Les habitants accueillent avec plus de sympathie que jamais les vaillants canonniers qui pendant quarante-cinq jours ont fait retentir dans le lointain les grondements de leurs canons. Ils connaissent par les journaux le résultat des attaques et ne ménagent pas leurs compliments et félicitations.

Le 14 septembre, quittant de nouveau la région de Guemps, le régiment retourne aux environs de Crombecke où se fixent encore les échelons. Les batteries de tir relèvent immédiatement en position les batteries du 27e R. A. C.

Les 1er et 2e groupes s'installent autour de la ferme Bellevue, le 3e groupe aux environs du bois 14.

Pendant quelques jours les batteries remplissent des missions de barrage et exécutent de nombreux tirs de concentration. Elles appuient, les 20 et 23 septembre, des attaques anglaises déclenchées sur notre droite. Les batteries boches, pendant cette attaque, couvrent les nôtres d'un déluge d'ypérite. Puis une action de grande envergure ayant été envisagée, il devient nécessaire de nous rapprocher pour pouvoir réaliser jusqu'au bout le barrage d'accompagnement, et le 5 octobre le régiment entier passe sur la rive nord de l'Yser dont les abords sont devenus praticables, grâce aux nombreuses pistes en rondins qui y ont été aménagées.

Les 1er et 2e groupes prennent position dans le Bois Triangulaire, le 3e groupe au carrefour de l'Intermédiaire.

La mise en batterie s'effectue difficilement au milieu du bouleversement général du terrain et il est souvent nécessaire de créer des chemins de roulement pour amener les pièces sur leurs emplacements de tir.

Aux difficultés matérielles s'ajoutent encore les tirs de l'ennemi, très nourris et surtout très précis, car toutes les batteries sont vues directement par lui. Il est en effet très difficile de les dissimuler, les mouvements de terrain étant inexistants, les masques de feuillage ayant été détruits par nos tirs dans les attaques antérieures. Aussi les positions sont-elles constamment

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

retournées par le tir ennemi. La 2e batterie reçoit le 18 octobre 500 obus de 240. Le 22 et le 24, le «marmitage» recommence, mettant une pièce hors de service et blessant plusieurs servants.

Le 6 octobre, une triste nouvelle jette la consternation dans tout le régiment : le chef d'escadron **LAUGIER,** commandant le 2e groupe, vient de trouver une mort glorieuse en allant visiter une de ses batteries qu'il savait violemment bombardée. Une rafale d'obus l'a surpris sur la route et un éclat l'a atteint mortellement.

Le zèle, la bravoure et le mépris du danger qui animaient ce chef vénéré sont connus de tous, aussi sa mémoire sera-t-elle gardée pieusement et à tout jamais, au régiment.

Le 7 octobre, ordre est donné de commencer la préparation d'artillerie en vue de la nouvelle attaque.

Les batteries éprouvent chaque jour plus de difficultés à l'exécuter : l'automne fait déjà grandement sentir son influence, amenant des pluies presque continuelles. Le marécage dans lequel nous opérons devient une horreur et il faut entamer une lutte acharnée contre l'inondation. Les abris, les dépôts de munitions, se remplissent en quelques heures ; implacable et sournois, le flot envahisseur s'infiltre sans arrêt et sans arrêt les pompes doivent agir : manœuvres pénibles qui viennent s'ajouter aux fatigues occasionnées par les tirs et les transports. Il faut amener des obus à bras sur les positions, les caissons ne pouvant plus s'aventurer hors des pistes. Le sol mouvant ne porte plus les canons, qui s'embourbent rapidement au cours des tirs. On doit aménager de vastes plates-formes, véritables radeaux flottants sur une mer de boue ; les pistes et les routes sont coupées de fondrières où s'enlisent trop souvent les caissons de munitions. Les conducteurs ont une peine inouïe à ravitailler les batteries ; les chevaux exténués, couverts de boue, ne résistent pas toujours à la fatigue et tombent en cours de route à bout de souffle. Par les nuits noires, les chemins sont difficiles à suivre ; quelquefois, trompés par l'obscurité, les conducteurs sortent de la piste en rondins, enlisant leur monture, chavirant leurs caissons dans les trous pleins d'eau qui bordent la route ; ils passent alors des heures entières à dégager leurs chevaux, à remettre leurs voitures sur la piste ; contre-temps fâcheux, car l'ennemi arrose continuellement les pistes avec des obus de tous calibres. Les échelons eux-mêmes ne sont qu'un vaste marécage où conducteurs et chevaux ne trouvent point le repos après les nuits de rudes fatigues.

Passage du Broenbeck.

Néanmoins, le 9 octobre, à 5h 20, l'attaque est déclenchée ; le temps ne favorise pas nos fantassins ; une pluie torrentielle n'a cessé de tomber pendant toute une nuit, détrempant le terrain à l'excès. Les objectifs sont cependant atteints ; la ferme d'Islande, la ferme de la Victoire et la ferme Catinat tombent entre nos mains. Les détachements de liaison du 55e établissent immédiatement des lignes téléphoniques avec les observatoires avancés qui ont été reconnus au cours de l'attaque et les batteries effectuent immédiatement leurs réglages sur les nouvelles premières lignes. La belle conduite des téléphonistes au cours de cette action mérite une mention toute particulière : surchargés de matériel téléphonique, s'enfonçant à chaque pas jusqu'à mi-cuisse, ils avancent péniblement sous les feux de barrage de l'ennemi, traversant le Broenbeck avec les vagues d'assaut et déroulant leur câble, malgré les rafales de balles qui sifflent à leurs oreilles. Du lever du jour à la nuit, ils entretiennent avec un soin méticuleux cette précieuse ligne, permettant ainsi la transmission continue des renseignements et le réglage des tirs.

La période qui suit est employée à compléter les approvisionnements en munitions et consolider les positions.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Le 22, le régiment appuie une attaque franco-britannique déclenchée à droite de son secteur normal.

Passage du Saint-Jeansbek.

Puis, la préparation d'artillerie recommence et les 26 et 27 octobre nos troupes partent encore à la conquête des nouveaux objectifs, les derniers que l'on devait atteindre dans la bataille des Flandres.

L'attaque réussit pleinement ; nos premières lignes passent maintenant en lisière de la forêt d'Houthulst par Klostermolen, Kip et Merckem ; l'ennemi est rejeté à plus de 6 kilomètres du canal de l'Yser.

Les batteries du 55e ne devaient plus rester longtemps dans ce secteur ; le 29 octobre, le régiment reçoit l'ordre d'aller occuper des positions situées de part et d'autre du canal de l'Yser aux environs de la ferme d'Ostende, de la Maison du Passeur et du village disparu d'Hetsas. Le mouvement s'exécute dans la nuit du 30 avec beaucoup de difficultés, les servants éprouvant beaucoup de peine à arracher leurs canons du sol mouvant des positions.

Les nouveaux emplacements des 1er et 2e groupes se trouvent sur la rive ouest de l'Yser et sont occupés avec joie par les servants heureux de se voir dans une riante nature, heureux surtout de ne plus patauger dans la boue ; moins favorisé, le 3e groupe s'aligne sur la berge est du canal.

L'activité du secteur s'éteint en quelques jours. C'est à peine si les batteries déclenchent quelques barrages et quelques harcèlements. Les servants goûtent un repos réparateur bien nécessaire après la dure période qu'ils viennent de traverser.

D'ailleurs des bruits de relève, bientôt confirmés, commencent à courir et le 7 novembre au matin, quittant définitivement leurs positions, les batteries rejoignent leurs échelons à Crombecke.

La bataille des Flandres était terminée. Six régiments d'artillerie de campagne venaient de prendre une part active aux opérations offensives qui du mois de juillet au mois de novembre se déroulèrent dans les Flandres, de la région de Paschendaele à celle de Merckem. En liaison étroite avec l'armée anglaise à laquelle notre régiment prêta souvent l'appui de ses feux, nos troupes, par des assauts violents que l'état du terrain rendit souvent très pénibles, réussirent à rejeter l'ennemi du canal de l'Yser aux lisières de la forêt d'Houthulst.

Les pertes éprouvées au cours de ces longues semaines de combats incessants, de fatigues de toutes sortes, qu'augmentèrent encore des conditions atmosphériques déplorables et l'usage étendu que nos ennemis firent du gaz ypérite, nécessitèrent le retrait de la bataille de notre régiment.

Il emportait avec lui la satisfaction du bon travail accompli pour la conquête d'un terrain difficile et âprement disputé. « Il faut être fou pour se battre dans les Flandres », disait jadis Turenne. « On se bat où l'on peut et comme on peut», ajoutait en rappelant cette boutade, le général **ANTOINE**, commandant la Ire armée. Tous s'y sont bien battus et, en particulier, le 55e peut être fier des lauriers qu'il y a récoltés, justes récompenses de ses persévérants efforts. Une brillante citation[1] à l'ordre de l'armée pour le régiment et pour ses chefs : le lieutenant-colonel

[1] Sous le commandement du lieutenant-colonel GIVIERGE et des commandants de groupe, chef d'escadron LAUGIER, tué à l'ennemi, capitaine MICHAUD, chef d'escadron DURAND, a montré dans l'offensive des Flandres les plus belles qualités de ténacité, d'esprit de sacrifice et de mépris du danger. Malgré les pertes élevées, en dépit des difficultés de toutes sortes, a rempli brillamment et avec vaillance toutes les missions qui lui ont été confiées, apportant à l'infanterie le concours le plus apprécié.
(Citation du 5.5e R. A. C. à l'ordre de la 1re Armée).

GIVIERGE, le chef d'escadron **LAUGIER**, commandant le 2e groupe, tué à l'ennemi, le chef d'escadron **DURAND**, commandant le 3e groupe, le capitaine **MICHAUD**, commandant le 1er groupe ; quatre croix de la Légion d'honneur aux capitaines **PAQUIN,** commandant la 1re batterie, **NARDON** commandant la 6e batterie, **SARETTE,** commandant la 3e , **VILLON,** commandant la 4e ; sept médailles militaires : **PAUL (Claude),** infirmier, 9e batterie ; **SAURIN (Raoul),** maréchal des logis, 3e batterie ; **DAVID (Émile),** brigadier, 6e batterie ; **CHABOT (Emile),** 1er canonnier servant, 1re batterie ; **RAYNAUD (Achille),** maître pointeur, 7e batterie ; **DEMARIE (Louis),** maréchal des logis, 7e batterie ; **GELLY (Marius),** 2e canonnier servant, 7e batterie ; de nombreuses citations individuelles aux C. A., D. I. et régiment. Telle est la page glorieuse que nos valeureux artilleurs ajoutèrent dans les Flandres au livre d'honneur du régiment.

DES FLANDRES A L'AMIÉNOIS

Nieuport en 1918.

Après un court repos près de Crombecke, une surprise nous attend. Nous allons retrouver nos anciennes positions de batterie sur le front de Nieuport. Mais quel contraste avec la région que nous avions connue trois mois plus tôt. Sans doute ce ne fut jamais un secteur de tout repos, et bien que certains l'eussent appelé le secteur de l'Opéra-Comique, maints artilleurs lourds et aussi de campagne pourraient affirmer que dans les dunes ou le Polder la tranquillité ne régnait pas toujours ; cependant, nombreuses étaient encore avant l'offensive anglaise les fermes intactes, habitées, et en pleine activité. On en rencontrait en avant même des batteries auxquelles elles fournissaient d'ailleurs lait, beurre et œufs.

Mais à cette époque les duels d'artillerie se bornaient toujours à l'attaque des positions de batterie presque partout solidement casematées et aux tirs de harcèlement sur les premières lignes.

L'ennemi n'entreprenait ici presque jamais la démolition systématique des propriétés privées et sans intérêt militaire et ne faisait même pas d'interdiction de route.

Novembre 1917 ! Quel changement dans le paysage et dans les habitudes de nos adversaires ! A peine a-t-on franchi la ligne des deux Coxydes qu'on ne trouve plus que maisons en ruines, arbres fauchés, terrain bouleversé et le tragique désert s'étend au-delà d'Ostdunkerque jusqu'à Nieuport et l'Yser où se trouve actuellement la première ligne. Plus de vaches paisibles dans les pâturages, plus de basses-cours bruyantes dans les fermes, plus de travailleurs dans les champs. Partout la désolation et la mort. Malheur à qui s'aventure sur les routes sans nécessité.

Les Boches ont généralisé l'emploi des obus toxiques et nombreuses sont les alertes au gaz pendant notre troisième séjour à Nieuport. De notre côté l'activité de l'artillerie est très grande et les carrefours de Westende, de Lombartzyde, la route Pavée et autres lieux reçoivent fréquemment la visite de nos shrapnells ; et de nos obus spéciaux.

Le 6 février 1918, les batteries ont la visite du lieutenant-colonel **GIVIERGE**. C'était toujours avec plaisir que nos hommes voyaient venir à eux le chef qui, dans les moments heureux comme aux heures difficiles ou tragiques, savait toujours trouver les paroles qui leur allaient au cœur.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Ce jour, il vient une dernière fois à eux leur faire ses adieux et leur dire le bon souvenir qu'il gardera de son régiment.

Et, comme un de ses officiers l'assure de la respectueuse sympathie de ses artilleurs et des regrets qu'il laissera derrière lui : « Vous retrouverez un colonel, reprit-il, je ne retrouverai pas mon régiment. »

Le départ du colonel devait être suivi de près de la relève de notre division par l'armée belge. De nombreux indices laissent prévoir au haut commandement une offensive ennemie de grande envergure. Il faut multiplier les défenses, préparer de nouvelles lignes, construire de nouvelles positions. C'est à ce travail qu'est employé le régiment dans la région de La Panne du 15 février au 28 mars, sous la direction de son nouveau chef, le commandant **AROLES.**

LA DÉFENSE D'AMIENS

L'offensive prévue ne tarde pas à se déclencher foudroyante. L'armée anglaise, contre qui elle est d'abord dirigée, ne peut soutenir le choc ; le front de la Somme est rompu, la grande ligne Paris-Amiens menacée.

Moreuil.

Un corps d'armée français est constitué en toute hâte pour boucher la trouée faite par l'ennemi. La 29e D. I. et le 55e régiment d'artillerie sont appelés à l'honneur de s'opposer coûte que coûte à sa progression. La situation est critique, le danger immense. La rupture définitive du front aurait eu comme première conséquence l'isolement de l'armée anglaise dans le Nord. C'est ce qu'il faut à tout prix éviter. Ce sera une des gloires de notre régiment d'avoir aidé notre infanterie à clouer l'ennemi sur place à 10 kilomètres d'Amiens et à le fixer définitivement sur la ligne de la Luce d'où ses assauts furieux et répétés ne purent le faire déboucher. Le débarquement de notre artillerie s'était effectué à Boves et à Longueau, près d'Amiens, sous le canon.

Le 1er avril, les trois groupes sont envoyés d'urgence à Rouvrel pour appuyer l'action d'une division voisine dont l'artillerie n'était pas encore arrivée. Le bombardement ennemi est assez intense sinon précis. Les batteries ne sont d'ailleurs pas encore repérées et seuls les carrefours et les routes sont fréquemment battus. Le 2 avril, notre régiment reçoit la visite de **M. CLEMENCEAU,** ministre de la Guerre ; sans doute le président du Conseil vient se rendre compte sur place de la situation, mais ses hautes préoccupations ne l'empêchent pas de songer aux poilus, avec qui il échange en passant quelques paroles empreintes d'une sollicitude toute paternelle. Nous observons de loin notre hôte éminent, lorsqu'un éclatement formidable nous brise les oreilles, un nuage noir nous cache au même moment nos visiteurs… Sont-ils touchés ? Nous accourons : le Président est debout et tranquillement replace dans sa poche la boîte dont il venait d'offrir des cigares à un groupe de travailleurs ; puis, nous ayant salué de la main, lentement il s'éloigne. Il voulait aussi voir quelques fantassins en ligne…

Les Boches avaient réussi à se rapprocher de la voie ferrée dont le talus de part et d'autre de Moreuil leur offrait un point d'appui appréciable et en tout cas les mettait à l'abri des vues ; c'est là qu'ils se rassemblent pour lancer le lendemain matin leur attaque.

Leur progression est assez vite arrêtée.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Mais ils ont pris pied sur les coteaux d'où ils menacent de nous priver de l'excellent observatoire de la cote 86. Dés réglages précis avaient été effectués. Une contre-attaque avait été décidée. Nos batteries font une courte mais violente préparation sur les premières lignes boches, non encore solidement établies, et grâce à cette préparation, à notre barrage roulant, les cuirassiers à pied dégagent notre précieux observatoire et reprennent pour eux des positions meilleures.

Le général commandant la division envoie au commandant **AROLES** des félicitations adressées au régiment pour la façon dont il avait rempli sa mission plutôt délicate.

Pendant la nuit du 3 au 4 avril, le 244e d'artillerie vient nous relever. Nous sommes immédiatement rendus à l'infanterie de la 29e D. I. qui depuis vingt-quatre heures explore les bois au nord et à l'est de Gentelles cherchant le contact de l'ennemi. Des reconnaissances sont effectuées pendant que les 3e et 165e R. I. occupent sans combat le village de Gentelles et poursuivent leur marche vers la vallée de la Luce où le Boche a été arrêté la veille. Le contact est repris, nos troupes s'installent le long de la vallée à Domart-sur-la-Luce et à Hangard-en-Santerre.

L'artillerie de campagne occupe pendant ce temps les hauteurs en avant de Gentelles et le thalweg à l'est du bois. Notre division s'appuie à gauche sur l'armée anglaise et à droite sur la 2e division de cavalerie à pied. Notre situation n'allait pas tarder à devenir critique. Les Anglais, que nous avions trouvés si impétueux dans l'offensive des Flandres, étaient harassés, décimés et, quelque peu désemparés, essayaient vainement de contenir l'ennemi.

Dans la nuit du 4 au 5, les officiers kakis nous préviennent que les Boches occupent une partie du bois de Hangard et qu'on a beaucoup de peine à les contenir.

Le 3e groupe n'est plus qu'à 2 kilomètres de la première ligne anglaise, alors que l'infanterie qu'il appuie se trouve toujours à Hangard, c'est-à-dire à 4 kilomètres. Nous sommes prêts à toute éventualité. Les avant-trains restent à proximité immédiate des pièces, une patrouille commandée par un officier doit d'ailleurs nous prévenir si le danger devient imminent.

Heureusement un régiment de Canadiens envoyé au petit jour va, en s'accrochant solidement au bois de Hangard, nous éviter de ce côté toute surprise.

Le 6, les Boches décident d'enlever le village. Un tir continu de harcèlement et d'interdiction dans tout le secteur nous indique leurs desseins. Une préparation courte mais violente de notre artillerie réussit à enrayer l'attaque. Ce n'est que partie remise. Le 9, en effet, renforcé par de nouvelles unités d'artillerie lourde et de nouveaux bataillons, l'ennemi réussit à enlever Hangard.

Le 10, à 5 heures, sans préparation d'artillerie, nos fantassins se rendent maîtres du village, le cimetière seul restant aux mains des Allemands. A 8 heures, la situation est complètement rétablie.

La journée du 11 se passe sans actions importantes, nos artilleurs continuant à harceler le Boche et à effectuer de nouveaux réglages.

Le 12 est la plus grosse journée de notre action en Santerre : Hangard allait être pris et repris plusieurs fois. A 5 heures, l'ennemi part à l'assaut de nos positions sur la Luce après un tir d'écrasement de nos premières lignes. Le village tombe en sa possession jusqu'au château. Nos tirs de concentration semblent un moment l'arrêter, puis à 8h 30 on apprend qu'il gravit les pentes sud de la cote 99, de l'autre côté de la vallée. Des tirs de ratissage lui font éprouver beaucoup de pertes. A 9h 30, la cote 104 et le bois 104 sont pris. La situation du 3e groupe devient dès lors très critique car les pièces sont vues de l'ennemi.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Enfin, à 11 heures, une contre-attaque anglo-française réussit à faire reculer les Boches en désordre sur le bois de Hangard et la cote 95, pendant que nos 75 exécutent sur eux des tirs fauchés très efficaces. Malheureusement le 3e groupe est vite repéré et à 14 heures il est l'objet d'un réglage par une batterie de 210. Une heure plus tard une concentration monstre s'abat sur lui. Que doit-il rester à la suite de ce tir extrêmement précis et violent ? Miraculeusement personnel et matériel s'en tirent absolument indemnes, et l'on peut aussitôt reprendre le tir. A 19h 45, une contre-attaque énergique nous rend de nouveau maîtres de Hangard. A 20h 30, la situation est complètement rétablie.

L'ennemi allait encore une fois tenter de nous rejeter sur Gentelles. Le lendemain 13 avril, ayant reçu de nouveaux renforts et avec cette opiniâtreté dans l'attaque qui lui est coutumière, il se prépare à un nouvel assaut.

Le commandement avait fait préparer des tirs particuliers sur des points de rassemblement possibles : ces tirs de masse exécutés par toutes les bouches à feu du secteur allaient avoir pour nos armes les plus heureuses conséquences. Nos feux de concentration, nos tirs de masse déclenchés au moment opportun ont pour résultat d'anéantir deux des trois bataillons qui s'étaient rassemblés dans le bois de Hangard pour enlever le village tenu seulement par un de nos bataillons. Ces renseignements fournis par deux officiers prisonniers donnent une idée de tout le mal fait par nos obus dans les formations massives de l'ennemi et de l'aide puissante que l'artillerie a apporté à notre infanterie dans la défense héroïque de la ville d'Amiens.

Le 15 avril, la relève de notre division s'opère. En deux semaines de combats incessants l'ennemi n'avait pas réussi à gagner un pouce de terrain.

Au cours de cette action défensive, le général **BARTHÉLÉMY** avait succédé dans le commandement de la 29e D. I. au général **BERNARD**, évacué à la suite d'un accident de cheval.

Dès que ses troupes sont retirées de la bataille, notre nouveau divisionnaire se fait présenter les officiers du 55e.

Aux félicitations que le haut commandement l'avait chargé de nous transmettre, il ajoute ses compliments de bienvenue et l'expression de sa satisfaction personnelle.

VERDUN - RIVE DROITE

Les repos sont de courte durée pour les divisions qui ne sont jamais fatiguées. La 29e est une de celles-là. Quel décor nouveau allait-on lui donner ? Quel secteur lui réservait-on ? Celui qui pendant cette longue guerre fut le théâtre des actions les plus violentes, des combats les plus acharnés, celui où l'armée du Kronprinz fournit un effort gigantesque, mettant en œuvre des moyens formidables; le secteur où le Poilu de France fut sublime, où sa ténacité et son courage indomptables le placèrent au rang des plus grands héros de l'antiquité, le secteur où « l'on ne passe pas », le secteur qui fut le tombeau de l'impérialisme germanique, Verdun !

Pendant trois mois il nous fut donné de parcourir les lieux célèbres de Caurières, Chauffour, bois Fumin, Douaumont, Souville, Tavannes.

Régions dévastées, complètement bouleversées, parsemées d'ossements de toutes sortes. Nous avons pu voir au cours de la campagne de nombreux villages ruinés, partout des vestiges plus

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

ou moins nombreux et importants nous révélaient l'ancien emplacement. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas été stupéfait en apprenant du camarade qu'il relevait dans le secteur que là devant nous, à 200 mètres, se trouvait le village de Vaux ? Actuellement c'est une étendue plate, marécageuse, uniformément verte. Douaumont, Damloup, Fleury, autant de villages qui ont complètement disparu et qui peut-être ne renaîtront pas.

OFFENSIVE DE L'AISNE 1918

Les batteries, relevées dans la nuit du 17 août par celles du 33e régiment d'artillerie, évacuent le lendemain le camp Saint-Airy où leurs échelons viennent de stationner sous de frais ombrages pendant trois longs mois.

Par une nuit splendide dont le silence n'est troublé que par quelques avions ennemis survolant la rive gauche, elles côtoient le canal latéral à la Meuse qui depuis 1914 sert de refuge à plusieurs centaines de péniches bloquées entre Verdun et Saint-Mihiel, suivent longtemps la « voie ferrée » qui seule permit le ravitaillement intensif du vaste champ de bataille de 1916 et atteignent Issoncourt au petit jour. Un deuxième mouvement de nuit les conduit à Chardogne et Seigneulles, aux portes de Bar-le-Duc, où elles jouissent de quelques jours de repos avant de gagner le quai d'embarquement de Revigny. Rapidement transportées, toutes les unités sont groupées le 26 août sur la rive gauche de l'Oise, à Rhuis et au château de Beaurepaire, de part et d'autre de Pont-Saint –Maxence ; le 27, une longue marche les amène aux lisières de la forêt de Compiègne, sur les coteaux qui dominent Pierrefonds, où tout le personnel trouve abri dans une vaste creute qui sert aussi de refuge à de nombreux habitants de la ville voisine contraints à abandonner tous les soirs leur domicile sous la menace des bombes d'avion ; le 28, un nouveau trajet nocturne, que des difficultés multiples et principalement la rude montée de Montgobert rendent particulièrement long, les rapproche de la ligne de feu à Vaux-Castille, centre du champ de bataille d'hier, jonché d'équipements de toute nature, de matériel et de munitions innombrables, précipitamment abandonnés.

Serches.

A la chute du jour les batteries prennent position aux environs de Serches, sur les derniers contreforts de la rive gauche de l'Aisne ; devant elle les fantassins de la 12e division qu'elles appuient momentanément ont comme objectif, de l'autre côté de la rivière, le plateau et le fort de Condé ; mais l'ennemi particulièrement vigilant interdit l'approche des rives aux patrouilles qui cherchent à progresser et aux sapeurs du génie chargés de l'établissement des passerelles. Quelques concentrations de feux et de nombreux tirs de harcèlement sont exécutés par tous les canons, mais le 1er septembre l'ordre d'abandonner les positions vient surprendre tout le monde : le régiment est rendu à la 29e division qui doit relever la 59e sur le front de combat du 1er C. A.

Après une nuit passée au bivouac dans les bois des environs de Chacrise, toutes les batteries franchissent l'Aisne à, Pommiers et gagnent Osly-Courtil dont les maisons ruinées et peuplées de fantassins les obligent à dresser leurs tentes sur la berge nord de la rivière.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Chavigny.

Le 3 au soir, elles relèvent les batteries du 220e d'artillerie aux lisières de Chavigny, et, à peine en position, participent à de nombreux tirs d'interdiction qui se prolongent toute la nuit. Chavigny, écrasé par les gros projectiles français et allemands en avril 1917 et juin 1918, ne présente plus que de rares pans de murs ; fort heureusement de nombreuses creutes offrent une protection sérieuse et les artilleurs réussissent à y trouver quelques, places, bien que la plupart d'entre elles soient déjà transformées en postes de commandement ou postes de secours.

Dans ces ruines les caissons d'artillerie circulent toute la journée au milieu de tanks et de voitures d'ambulance, à travers d'épais nuages de poussière et dans un vacarme continu qu'étouffent les coups de départ des projectiles de tous calibres ; car ici d'innombrables pièces de 155 et de 220 Schneider à tir rapide garnissent les lisières du village à côté des 75. De l'autre côté d'un vallon verdoyant dont les pentes sont garnies de grands arbres à peine effeuillés par les éclats d'obus, s'étend un plateau où les éléments avancés de l'infanterie essaient de progresser sans cesse au-delà de la route de Soissons à Béthune. Pour suivre dans les meilleures conditions possibles la marche des compagnies dont le bel esprit offensif laisse entrevoir une avance à bref délai, toutes les unités reconnaissent sans tarder de nouvelles positions aux abords de Leury sur lequel l'adversaire s'obstine à entretenir les plus furieuses concentrations de feu. Les obus à gaz tombent nombreux dans le fond du ravin où circulent courageusement brancardiers et agents de liaison et où travaillent des équipes de pionniers et de sapeurs du génie chargés de la mise en état d'un chemin bien étroit qui seul, au milieu des bois, a permis aux chars d'assaut légers de progresser avant leur dernier engagement.

'Tout en balayant d'obus explosifs les nombreux trous organisés où se cachent grenadiers et mitrailleurs ou en opérant dans les réseaux de fil de fer ennemis de nombreuses brèches, les batteries multiplient sur les principaux points visibles des tirs de réglage précis qui leur permettent dans des tirs de nuit des plus nourris de barrer à coup sûr le passage des ravins de Clamecy et de Margival aux colonnes de ravitaillement de l'adversaire et de leur causer les pertes les plus sévères.

Le 1er et le 3e groupe appuient directement de leurs feux respectifs les 141e et 3e régiments d'infanterie pendant que le 2e groupe se tient prêt à renforcer l'un d'eux à l'improviste en un point quelconque du front d'attaque de la division. Tous les canonniers vont rivaliser d'ardeur pour apporter aux fantassins un précieux concours de tous les instants.

Le 4 septembre, à 16 heures, après une rapide mais intense préparation d'artillerie que prolonge une canonnade soutenue, les bataillons d'infanterie se portent courageusement à l'assaut de la cote 172 entre Clamecy et Terny-Sorny, prennent de vive force un chemin creux garni de mitrailleuses où ils s'installent solidement et enlèvent le village de Clamecy. Quelques instants plus tard de nombreux prisonniers apprennent aux servants le succès de l'opération qui assure une bonne base de départ pour un nouveau bond. Au cours de la nuit nos tirs de harcèlement ne sont suivis que d'une faible réponse. L'ennemi, qui sait sa situation bien critique, recule sans doute ses batteries.

Au petit jour, les reconnaissances de groupe, bientôt suivies par celles des batteries, déterminent les emplacements que le régiment ne tardera pas à venir occuper. Le 3e groupe gagne la ferme de la Carriette ; le 2e le bois de la Pieuvre ; le 1er s'installe en lisière du bois de Beaumont. Toutes les batteries traversent le tas de décombres qui était autrefois le village de Leury et serpentent au milieu des entonnoirs, où parfois des tanks retournés sur le dos montrent leurs chenilles désormais impuissantes. Sur le bord du chemin, des batteries allemandes ont été abandonnées avec de gros approvisionnements en munitions ; jonchant pêle-mêle le fond des

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

ravins, mitrailleuses, fusils, grenades, cartouches, casques, accusent le désarroi de l'ennemi dont la retraite s'accentue de jour en jour.

Des cadavres de chevaux barrent toutes les routes, laissant dégager de leurs corps ballonnés une odeur pestilentielle qui nécessite presque l'ajustage du masque. Le canon s'est tu ; sur le champ de bataille plane un silence aussi impressionnant qu'inattendu, troublé seulement par le roulement continu des canons se portant en avant, le ronflement des autos et des avions et les exclamations goguenardes des troupes de poursuite, heureuses de voir la débandade s'implanter dans les rangs de l'ennemi. Ce calme laisse supposer un profond recul de l'adversaire et les batteries, pleines d'un entrain enthousiaste, précipitent leur marche en avant. Ayant à peine pris position, elles repartent, stationnent un moment sur les crêtes qui dominent Clamecy dans le bois de Terny et progressent encore une fois pour s'arrêter à hauteur du village de Margival sur les emplacements que la nuit rend définitifs.

La réaction ennemie commence à se faire sentir de plus en plus vivement et vient entraver considérablement la marche des colonnes. Les obus de tous calibres pleuvent maintenant serrés dans les ravins où serpentent les seules routes praticables. Les carrefours sont l'objet de sérieuses concentrations de feux, obligeant les voitures à forcer leur allure. La ferme Montgarni, croisement spécialement visé par l'artillerie adverse, commence à être bien connue de ceux qui sont obligés d'y passer. Les Boches ont sans doute à se venger des tirs que nous avons exécutés hier sur ce point où ils étaient encore et où ils ont laissé de nombreux cadavres. Une cuisine roulante désemparée porte sur son siège le cadavre du conducteur tenant encore dans ses mains crispées les rênes des chevaux à qui l'obus fatal a fait subir le même sort. Cette impressionnante vision est pour nos canonniers le témoignage de l'efficacité des tirs poursuivis sans arrêts la nuit précédente, malgré leur grande lassitude.

Vers 11 heures du soir, le commandement fait savoir que le village de Laffaux a été enlevé de haute lutte par un hardi détachement du 3e R. I. qui vient de s'arrêter devant la tranchée du Grapin. La 29e D. I. est en pointe et doit attendre que ses voisines se mettent à sa hauteur.

Le surlendemain, les batteries cherchent à se rapprocher des lignes. Les 2e et 3e batteries réussissent à prendre position à moins de 500 mètres des avant-postes ennemis ; mais l'infanterie se heurtant à l'obstacle formidable qui constitue le système de tranchées du Moulin de Laffaux voit sa progression enrayée, et les batteries, violemment prises à partie par l'artillerie et les mitrailleuses allemandes, ne peuvent se maintenir sur ce point critique et doivent revenir à leurs anciens emplacements. La valeur des retranchements de la ligne Hindenburg demande l'intervention des pièces de plus gros calibre. Ce sont elles, qui pendant quelques jours vont jouer le rôle principal, comblant les tranchées, pulvérisant les fils de fer et défonçant des abris, tandis que les 75 interdisent jour et nuit la zone où elles opèrent leurs destructions. Pour alimenter les pièces qui tirent sans répit et pour constituer les approvisionnements nécessaires à une action de grande envergure, les caissons constamment roulent sur les routes battues. Pour chasser de leurs trous profonds les garnisons ennemies qui les occupent, le commandement n'hésite pas à employer de grosses quantités d'obus toxiques, quantités qui croissent jusqu'à atteindre 1.300 coups par groupe en un quart d'heure.

Mais l'artillerie ennemie n'est pas inactive et prend à partie très violemment nos batteries. Certains jours, celles-ci reçoivent un vrai déluge d'obus à ypérite. Bien que toutes les précautions soient prises, bien que le masque soit porté pendant plusieurs heures, bien que les batteries se déplacent, l'action du gaz se fait sentir néfaste et les effectifs fendent. La 8e batterie est réduite à un peloton de pièce. Nos échelons ne sont pas à l'abri des coups et tant de chevaux sont tués que nous allons avoir de gros soucis pour la reprise de la marche.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Moulin de Laffaux.

Après une nuit de tir incessant où tous les canons entrent successivement en action et augmentent peu à peu la cadence de leurs feux, le 14 septembre, à 5h 50, l'attaque minutieusement préparée est enfin déclenchée. Accompagnés des crépitements des 75, des grondements des pièces lourdes, les bataillons des fusiliers-marins et du 165e R. I. se ruent impétueusement sur les lignes successives où se terre l'ennemi. Le premier bond les conduit au-delà du Moulin de Laffaux où s'illustrèrent autrefois les cavaliers à pied. Puis, leur élan les porte rapidement jusqu'aux pentes du ravin des Gobineaux et les servants ne sont pas peu surpris de voir défiler à côté d'eux de véritables compagnies de prisonniers parmi lesquels un lieutenant-colonel et son état-major. L'effet de nos gros obus à gaz se lit sur leurs visages amaigris et dans leurs yeux fatigués ; mais tous paraissent heureux d'être sortis de la fournaise à si bon compte.

Sans tarder, leur tir d'accompagnement à peine terminé, les 2e et 3e batteries poussent en avant et s'accrochent aux pentes des hauteurs que couronnait jadis le village de Laffaux, aujourd'hui entièrement ruiné. Seul vestige apparent, un tas de pierres recouvert d'herbes marque l'emplacement occupé autrefois par l'église.

Fort heureusement, les creutes offrent aux servants les abris qu'ils ne peuvent plus trouver dans les caves effondrées, et leur assurent une sérieuse protection. Mais bien méfiants doivent être les nouveaux occupants, car les traquenards et les pièges ont été multipliés par l'ennemi rageur. L'organisation souterraine des positions conduit les Allemands à employer une majorité d'obus toxiques pour mettre hors de combat les servants qu'ils ne peuvent atteindre avec leurs obus explosifs. Il faut désormais garder le masque de longues heures et profiter des moments de répit pour prendre quelques aliments. Malgré tout, les positions sont bonnes et chacun s'y cramponne avec ténacité.

La jambe fracturée à la suite d'un accident de cheval, le lieutenant **SAUZADE,** de la 8e batterie, continue malgré ses souffrances à exercer son commandement et seule une intoxication grave le contraint à se laisser évacuer.

Les batteries trouvent de bons objectifs pour exercer de justes représailles dans le ravin des Gobineaux en tirant sur les nombreuses creutes dont les sorties tournées vers nos lignes permettent du tir d'enfilade et des coups d'embrasure particulièrement heureux. Ces points sont l'objet de tirs de masse très nourris pour lesquels les obus sont dépensés sans compter. Malgré la fatigue excessive du personnel, le ravitaillement en munitions n'en est pas moins assuré d'une façon parfaite et conducteurs et gradés conduisant les corvées sur les positions font preuve tous les jours et dans des conditions de plus en plus difficiles d'un courage et d'une adresse dignes d'admiration.

A la suite des tirs à obus toxiques encore plus nourris exécutés à maintes reprises dans les journées des 26 et 27, et sous l'effet d'une attaque latérale menée par la division de droite et couronnée de succès, le 28, les Allemands se voient obligés de lâcher les dernières pentes du massif de Laffaux et de nous abandonner sans combat le légendaire Chemin des Dames, témoins jadis de tant de luttes sanglantes. Les patrouilles d'infanterie progressent librement sans trouver de résistance et parviennent au bord de l'Ailette. Les batteries ne tardent pas à suivre ce nouveau mouvement bien que leur marche soit rendue difficile par le bouleversement du terrain et le manque de chevaux. Dès la mise en position elles effectuent de nombreux tirs de harcèlement sur les organisations de la rive nord de l'Ailette que nos fantassins vont essayer d'aborder.

Pendant trente-cinq jours de combats incessants le régiment a prêté son appui à la division, fournissant à celle-ci des tirs de préparation, de barrage, de concentration, traquant l'ennemi par des tirs de harcèlement et d'interdiction de jour comme de nuit.

Pendant toute cette période officiers, gradés, servants et conducteurs ne purent prendre aucun repos, jamais ils n'eurent autant à souffrir de l'effet de l'ypérite.

Aussi la nouvelle de la relève est-elle bien accueillie et tout heureux, le 3 septembre (en marge octobre), nous quittons les positions.

Les visages hâves mais les fronts hauts, fiers du résultat auquel nous avons contribué, nous traversons la zone conquise par la division. Désormais les noms de Clamecy, Margival, Laffaux, Vaudesson sonneront pour nous comme des noms de victoires.

Par Saconin et Breuil le régiment se dirige vers Mareuil-sur-Ourcq et Thury-en-Valois. Il va goûter pendant une vingtaine de jours les douces joies de la vie de repos dans de bons cantonnements. Un deuil cruel frappe à nouveau le régiment ; le chef d'escadron **AROLES** vient de mourir à l'hôpital de Villers-Cotterets des suites d'une grippe contractée dans les creutes humides de Laffaux.

Ce chef disparaît avant d'avoir eu connaissance de la belle citation que décerne au régiment le général **MANGIN,** commandant la Xe armée :

« Vaillant régiment divisionnaire qui, sous les ordres du commandant **AROLES,** a toujours et partout, grâce à ses qualités manœuvrières, brillamment appuyé son infanterie au cours d'une progression de 15 kilomètres. Sans tenir compte de ses fatigues propres et de ses pertes, a contribué puissamment à l'enlèvement d'une position extrêmement fortifiée et très fortement Occupée. A enfin, par des harcèlements de jour et de nuit qui ne laissaient aucun repos à l'ennemi, largement contribué à l'évacuation de positions solidement organisées. »

Dans l'ordre général no 132 « F » le général **PÉTAIN,** commandant en chef les armées françaises du Nord et du Nord-Est, décide que :

« Le 55e régiment d'artillerie de campagne aura droit au port de la fourragère aux couleurs du ruban de la croix de guerre pour sa belle conduite devant l'ennemi. »

LA POURSUITE

Après un mois de repos, le régiment reçoit l'ordre de se rapprocher du front actuel approximativement jalonné par la ligne de la Serre.

Il faut traverser tout d'abord une large bande de terrain bouleversé par les nombreux combats qui se sont livrés. Les cantonnements sont rares et les villages entièrement détruits n'offrent d'autres abris que les caves de leurs maisons en ruines.

Le Chemin des Dames présente aux yeux de tous l'image de la destruction la plus complète, puis on passe l'Ailette, et, après quelques kilomètres on trouve enfin des villages que, dans son recul rapide, l'ennemi n'a pu détruire entièrement. De nombreux drapeaux de toute dimension claquant aux fenêtres y attestent la joie de la libération, et déjà, sous la direction du génie, les Français libérés sont au travail pour reconstruire les routes et les ponts que l'ennemi a fait sauter ou combler aux principaux carrefours des villages les énormes entonnoirs qui gênent notre marche.

Le 28 octobre, le régiment est appelé à renforcer l'artillerie de la 32e division. Pendant la nuit, les trois groupes prennent position sur la rive gauche de la Serre mais ils ne tirent pas et les avant-trains sont amenés avant l'aube.

C'est seulement le 3 novembre que le régiment, dont le lieutenant-colonel **MAURE** vient de prendre le commandement, est de nouveau engagé. Les batteries relèvent celles du 56e R. A. C. au nord de la ligne Chéry-les-Pouilly - Barenton et commencent leurs réglages.

Le 4, l'ennemi bombarde les positions ; le 2e groupe, sérieusement repéré, subit de fortes pertes, dues au grand nombre d'obus toxiques qu'il reçoit. Ce tir et plusieurs incendies aperçus dans les lignes boches font prévoir un repli de l'ennemi qui dans la nuit rompt le contact. Au matin du 5, notre infanterie se porte à sa poursuite. Le 1er groupe appuie le 141e R. I. en avant-garde. En fin de journée, les 2e et 3e groupes franchissent la Serre et s'avancent sur la route de Vervins. Le 6, la poursuite reprend dès l'aube, menée par les 141e et 3e d'infanterie, respectivement appuyés par les 1er et 3e groupes.

Dans chaque régiment les bataillons d'avant-garde disposent d'une pièce de ces groupes qui, malgré la destruction des ponts et des carrefours, arrive à suivre et provoque l'enthousiasme des fantassins.

Grâce aux équipes de pionniers des régiments d'infanterie et aux sapeurs du génie, les autres batteries peuvent progresser et pas un instant l'infanterie ne cesse d'être appuyée.

La traversée des villages de Thiernu, de Lagny, et surtout l'arrivée à Vervins arrachent des larmes aux plus endurcis. Comme par enchantement les drapeaux sortent de leurs cachettes et claquent joyeusement au vent. Femmes et jeunes filles embrassent nos soldats, les vieux nous serrent les mains, nous montrent à leurs petits-enfants, tous nous disent leurs souffrances et la joie d'être enfin délivrés du Boche maudit. Quelle belle récompense pour les vainqueurs !

L'ennemi tire sur Vervins avec des mitrailleuses. Une pièce les fait taire et de rage il envoie sur la ville des rafales de 77 et de 105. C'est la rançon de la délivrance : elle est joyeusement supportée.

Le 7, la poursuite continue, gênée seulement par quelques mitrailleuses laissées en arrière. Le 3e R. I. s'empare de deux canons. Arrivé sur la ligne de Thon, l'infanterie se dispose à continuer sa marche en avant, mais elle reçoit l'ordre de ne pas dépasser la rivière. Le 8, la progression reprend, les batteries se sont rapprochées et prennent à partie les mitrailleuses ennemies qui du chemin creux du bois d'Eparcy, de Bucilly et de l'Abbaye arrêtent notre infanterie.

Le 9, au matin, nos troupes ont partout franchi le Thon et marchent sur Signy-le-Petit. Dans la soirée, nos batteries sont également sur l'autre rive.

Sous notre poussée victorieuse, le recul de l'ennemi prend l'allure d'une débâcle. Sa ligne de retraite est de plus en plus encombrée de matériel abandonné; partout l'on découvre des parcs de voitures, en gare d'Any se trouvent 80 canons de tous calibres qu'il n'a pu embarquer, Signy-le-Petit est un véritable dépôt de canons, de matériel téléphonique et d'automobiles de tous modèles.

Nous sentons que l'hallali approche et que le monstre est vaincu.

Dès le 10, le bruit d'une demande d'armistice circule et le 11 nous apprenons que les hostilités sont suspendues. L'armistice est signé, et la joie est dans tous les cœurs quand nous apprenons les conditions qui sont imposées à nos mortels ennemis.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

LISTE NOMINATIVE

des militaires ayant fait campagne avec le 55e régiment d'artillerie et tués au champ d'honneur, ou morts des suites de leurs blessures.

Nom et prénoms	Batterie	Grade	Date et lieu de Décès
ANTON (Michel-Ant.).	5e Bie	Trompette	20 août 14, combat de Dieuze.
ASTRUC (André).	4e	2e C.	25 sept. 14, Montzéville.
AVENEL (Georges).	2e	2e C.	23 févr. 16, Malancourt.
ANDRINY (Ro.-J.)	5e	2e C.	1er mars 16, Esnes.
AUDIARD (Henry-V.)	4e	C.	21 mars 16, Malancourt.
ALLE (Camille).	1re	M. point.	6 mai 16, Nieuport (Belg.).
ALLEGIER (Pierre-M.)	9e	B. T.	27 mars 16, Haucourt.
AUGER (Edgard).	7e	2e C. C.	19 mars 17, Nieuport (Belg.).
AUDIER (Mar.-Bapt.)	7e	2e C.	17 avril 17, Nieuport (Belg.).
ANGLADA (Michel).	2e	M. point.	6 juin 17, Nieuport (Belg.).
ARTIGUES (Fernand).	3e	2e C.	20 juill. 17, Rousbrugge(Belg.).
ABEILLE (Cl.-Mar.).	9e -	2e C.	8 août 17, Rousbrugge(Belg.).
ARNAUD (Fr.-Marius).	5e -	2e C.	12 août 17, Boesinghe (Belg.).
AVALLE (Henri-M.).	36 -	2e C.	31 août 18, rég. de Soissons.
AMIE (Marceau).	8e -	2e C.	14 sept. 18, Pt-Ste-Maxence.
AUBERT (Régis-Ad.).	2e -	2e C.	2 oct. 18, Ambleny.
ARNAUD (Pierre).	2e -	2e C.	2 nov. 18, S. P. 142 (Amb.).
BRISSI (Joseph-Jean).	5e -	2e C.	20 août 14, Dieuze.
BALAZUN (Germ.-M.)	3e -	2e C.	27 août 14, Xermaménil.
BONDI (Antoine).	3e -	2e C.	18 août 14, Cumières.
BONICELLI (Isidore-E.)	9e -	Mar. d. log.	18 août 14, Lunéville.
BOUVANT (Fort.-M.).	4e -	Aspirant	20 déc. 14, bois d'Esnes.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Nom et prénoms	Batterie	Grade	Date et lieu de Décès
BÉLIN (Pierre-André).	5e -	2e C.	13 nov. 14, Bar-le-Duc.
BONIN (Noël-Ch.).	2e C. R.	Mar. d. log.	18 sept. 18,Vertus Marne).
BOUVIER (Paul).	7e Bie	Mar. d. log.	17 sept. 18, Amb. 13/4.
BARBET (Louis-A.)	3e C. R.	2e C.	18 oct. 18, rég. de Mongival.
BLANC (Anthelme-É.).	1er gr.	2e C.	17 oct. 18, Villers-Cotterêts.
BIANCARELLI (Jean-T.)	5e Bie	Mar. d. log.	21 déc. 14, Dieuze.
BARGE (Antonin-H.).	4e -	2e C.	28 sept. 14, Verdun.
BRESSET (Joseph-M.).	6e -	2e C.	25 août 14, Gmünd.
BASTET (Fernand-É.).	3e -	2e	C. 4 août 15, Ambulance 7.
BROUILLET (Pierre).	8e -	Mar. d. log.	24 mars 16, Brocourt.
BONFILS (Louis-M.)	3e	M. point.	5 août 15, Montzéville.
BOTASSO (Ét.-B.).	3e Bie	Trompette	23 mai 17, Nieuport.
BRUN (Ém.-L.-R.).	4e -	2e C.	7 sept. 15, Dombàsle.
BOMMEREL (Ad.-D.).	6e -	2e Ouvr.	31 juillet 17, région d'Hetsas.
BONNIER (Joseph-P.).	1re -	Mar. d. log.	14 févr. 16, Béthincourt.
BOTTERO (Étienne-M.).	5e -	2e C.	12 août 17, Boesinghe (Belg.).
BLAQUIÈRE (Daniel-É.)	5e -	Mar. d. log.	12 août 17, Boesinghe (Belg.).
BRUN (Ludovic-E.).	4e -	M. point.	20 août 17, Rousbrugge (Belg.).
BEGIN (Camille-Eug.).	1re -	2e C.	7 oct. 17, Boesinghe (Belg.).
BELLET DE TAVERNOST (Jean).	4e -	Mar. d. log.	27 oct. 17, Boesinghe (Belg.).
BAILLY (Julien-J.)	2e C. R.	2e C.	7 juin 18, Hôp. d'armée 10.
BONNAFOUX (Edm.).	3e Bie	2e C.	31 août 18, rég. de Soissons.
BALLAGNY (Éd.-Dés.).	3e -	2e C.	8 juin 18, Souilly.
BONNET (Louis-René).	6e -	2e C.	5 sept. 18, rég. de Margival.
BLANCART (François).	9e -	1er C.	7 sept. 18, Hôp. d'armée 59.
CAIRASCHI DE S. (V.).	2e -	2e C.	30 août 14, Xermaménil.
CHABRIER (Casimir).	4e -	2e C.	21 sept. 14, Cumières.
COSTE (André-Émile).	1re -	Mar. d. log.	16 sept. 14, Cumières;
CLAUSTRES (Émile).	3e -	2e C.	14 oct. 14, forêt de Hesse.
CHAUMENTIN (Alb.).	3e -	2e C.	14 oct. 14, forêt de Hesse.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Nom et prénoms	Batterie	Grade	Date et lieu de Décès
CABIAC (Charles).	3e -	2e C.	14 oct. 14, forêt de Hesse.
CHABAUD (Achille).	4e -	2e C.	10 sept. 14, Dombasle.
CLAMOND (Léon-B.).	5e -	Mar. d. log.	11 janv. 15, Malancourt.
CHASTIN (Pierre).	4e -	2e C.	16 mars 15, Clermont-en-Arg.
CASAFEGI (Camille).	2e -	M. point.	20 juin 15, Montgéviller.
CIVAL (Mariu0).	9e -	Brigadier	21 févr. 16, Mabncourt.
CHARLES (Séraphin).	8e -	2e C.	22 mars 16, cote 304.
COSTE (Hipp.-Aug.).	12e S.M.	2e C.	5 févr. 17, Bazoches.
CHABAUD (Clovis).	12e S.M.	2e C.	5 févr. 14, Bazoches.
CHASTANIER (Fernard)	5e Bie	2e C.	24 juill. 17, Hetsas.
COMPANS (Joseph-J.).	4e -	2e C.	17 août 17, Boesinghe.
COUTELAN (Marius).	7e -	2e C.	16 janv. 18, Nieuport.
CACHOULET (Ant.-B.).	7e -	2e C.	11 avril 18, rég. de Gentelles.
CABRAL (Auguste-M.).	7e	2e C.	22 mai 18, rég. de Verdun.
CHEVALIER (René-C.).	7e -	Mar. d. log.	20 mai 18, Amb. 9/2.
CHALIER (F.-M.-J.).	2e S.M.	S.-Lieut.	14 oct. 18, Autilly (Oise).
CABOT (Jean).	lre Bie	Lt-Commt	1er oct. 18, Moulin de Laffaux.
DEVÈZE (Jean).	3e -	M. point.	8 sept. 14, Vassincourt.
DANIELLE (Gast.-M.).	3e -	2e C.	16 sept. 14, Chatteaucourt.
DANIEL (Louis-F.)	9e -	2e C.	17 oct. 14, Dombasle.
DEFRANCE (Henri-L.).	6e -	M. point.	25 sept. 14, Dombasle.
DATT (Louis)	1re -	Mar. d. log.	12 mars 16, Espes.
DUMAs (Sadi-Gaston)	8e -	Trompette	14 mars 16, Montzéville.
DEFFONTIS (Fr.-R.).	80 Mont.	Mar. d. log.	22 mars 16, Bois Camart.
DERON (Georges-A.).	6e Bie	C.	29 mars 16, Brocourt.
DUMAZER (Charles).	8e -	C.	23 mars 16, Brocourt.
DESPRAUX (P.-L.).	4e -	Aspirant	6 juill. 17, Hetsas.
DUZAS (Joseph).	9e -	Brigadier	7 août 17, Rousbrugge (Belg.).
DE SIANG (Vincent).	8e -	1er O. bois	9 oct. 17, Boesinghe (Belg.).
DARDENNE (Louis-A.).	3e gr.	2e C.	20 déc. 18, Ambulance 5.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Nom et prénoms	Batterie	Grade	Date et lieu de Décès
DELACOUX (Théophile)	3e Bie	Mar. d. log.	19 oct. 18, Boesinghe. (Belg.).
ESTELLON (Joseph).	1re	Lieuten.	19 août 11, Dieuze.
ÉBRAD (Étienne-J.).	4e Bie	2e C.	20 août 14, Dieuze.
ÉMELLINA (Antoine)	10e S.M.	2e C.	12 mars 15, Autrecourt.
EYSSERIC (Henri).	4e Bie	2e C.	31 mars 16, Esnes.
ESPIARD (Honoré)	1re -	2e C.	5 oct. 18, Amblény.
F ALZON (Auguste)	9e -	C.	26 janv. 16, Esnes.
FABRE (Gédéon).	9e -	M. O. F.	14 sept. 14, Issorcourt.
FABRE (Adolphe).	8e Bie	C.	22 mars 4 6, cote 304.
FLOCON (Louis-Gab.).	7e -	S.-Lieut.	22 mars 16, cote 304.
FORESTIER (Fernand).	1er gr.	Brigadier	16 avril 15, cote 304.
FORTUNE (Théophile).	1re Bie	2e C.	22 sept. 14, Cumières.
FACCHINETTI (Lor.).	6e -	2e C.	11 oct. 14, Verdun.
FIZE (Roger-Jean)	5e -	C.	29 oct. 14, Bar-le-Duc.
FONTAN (Roger-H.).	1re -	2e C.	8 juin 18, Souilly (Amb.).
FOURNIER (Guill.)	6e -	Trompette	27 juill. 17, rég. d'Hetsas.
FOUCON (Félix-Fr.).	4e -	M. point.	18 oct. 14, forêt de Hesse.
FLOURAC (Fernand).	3e -	2e C.	31 août 18, Soissons.
FAISSE (Pierre-M.)	3e -	2e C.	21 oct. 17, Rousbrugge (Belg.).
GUY (Jules).	1re -	2e C.	30 août 14, Xermaménil.
GRANGIER (Joseph).	4e -	2e C.	21 sept. 15, Cumières.
GUILLERMONT (H.-L.).	1re -	2e C.	24 sept. 14, Cumières.
GONFOND (Cyprien).	3e -	1er C.	26 août 14, Xermaménil.
GRAS (Alexis-Marius).	5e -	2e C.	17 déc. 14, Verdun.
GUEIDAN (Albert).	4e	C.	21 déc. 14, Dieuze.
GAST (Marius-Joseph).	lre -	C.	19 févr. 15, Esnes.
GANDO (Joseph-R.).	lre -	2e C.	25 sept. 15, Dombasle.
GEYNET (Marius-Alb.).	lre -	M. point.	28 sept. 15, Montzéville.
GASTAUD (Charles).	6e -	2e C.	13 janv 16, Hesse.
GENTE (Joseph)	7e -	M. point.	22 févr. 16, Esnes.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Nom et prénoms	Batterie	Grade	Date et lieu de Décès
GIORDAN (Émile-L.).	4e -	2e C.	27 mars 16, Malancourt.
GILLES (Pierre-Paul)	12e S.M.	Mar. d. log.	3 déc. 16, Amb. 13/16.
GIRAUDIER (Fr.-C.).	É.-M.	2e C.	23 déc. 16, Proyart (Somme).
GAUCHER (Pierre)	12e S.M.	2e C.	5 févr. 17, Bazoches.
GAIBLE (Armani).	4e Bie	2e C.	17 août 17, Boesinghe (Belg.).
GOUTARD (Antoine).	7e -	2e C.	27 oct. 17, Boesinghe (Belg.).
GALLAY (Marcel).	8e -	2e C.	4 mai 18, combat rég. Verdun.
GUCY (Ét.-Marius).	3e -	2e C.	30 mai 18, Amb. 10/22.
GANCIA (Bart.-Mar.)	5e Bie	Mar. d. log.	4 nov. 18, Froidmont.
HAAS (Charles).	4e -	Brigadier	22 mars 16, Brocourt.
HEYRIES (Fr.-Léop.)	7e -	2e C.	3 août 17, Amb. 8/3.
GOUFAUT (Cyp.-M.).	2e -	2e C.	26 août 14, Faudrecourt (M.et-Moselle).
HUGUES (Pierre-J.).	8e -	Mar. d. log.	15 au 17 sept. 14, Vaux-Marie.
JULLIAN (Aug.-C.)	8e -	M. point.	28 févr. 16, Dombasle.
JOUVE (Henri-Mar.).	5e -	2e C.	5 nov. 18, dans l'Oise.
LASSERE (Isidore).	5e -	2e C.	19 août 14, Dieuze.
LÈBRE (Henri-Paul).	2e -	2e C.	27 août 14, Xermaménil.
LOMPECH (Clément).	1re -	2e C.	20 août 14, Dieuze.
LÉONARD (Pierre.	3e -	M. O. Méc.	14 août 14, Moncourt.
LIOUX (Paul-Aug.).	4e S. M.	2e C.	9 sept. 14, Voël (Meuse).
LEFÈBRE (Roger).	4e Bie	2e C.	13 sept. 14, Bar-le-Duc.
LAUZ (Albert-Léon).	6e -	2e C.	16 sept. 14, Cumières.
LAPEYRE (Armand-É.).	7e -	Mar. d. log.	24 sept. 15, Lunéville.
LABORDE (August».	1re -	Mar. d. log.	10 sept. 14, Cumières.
LACOMME (Michel)	2e -	2e C.	16 déc. 14, Malancourt.
LAURENT (Georges).	3e -	2e C.	5 mars 16, Béthelainville.
LASSABLE (Élie-Ant.).	1re -	Mar. d. log.	13 oct. 14, Verdun.
LEMPEUREUR (Louis).	7e -	2e C.	26 avril 16, Nieuport (Belg.).
LAFONT (Albain-Ém.)	5e -	M. point.	11 mai 16, Nieuport (Belg.).
LABRAT (Théop-E.).	12e S. M.	2e C.	5 févr. 17, Amb. 1/38. S.P. 181

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Nom et prénoms	**Batterie**	**Grade**	**Date et lieu de Décès**
LAUGIER (Eugène)	5e Bie	2e C.	24 juill. 17, rég. de Hetsas.
LEYRONNAS (Gust.-C.).	5e -	2e C.	26 juill. 17, Amb. 8/1.
LAMENES (Louis-L.)	9e -	2e C.	27 juill. 17, rég. de Hetsas.
LYARD (Louis-Mar.).	8e -	2e C.	31 juill. 17, Hetsas.
LÉONARD (Dom.-Sér.).	2e S.M.A.	2e C.	7 oct. 17, Amb. 5/1.
LAUGIER (Victor-M.)	2e g.	Ch. d'esc.	7 oct. 17, Boesinghe (Belg.).
LÉVÉQUE (Victor-E.).	3e Bie	M. point.	19 oct. 17, Boesinghe (Belg.).
LE CERF (Alb.-Joac.).	É-M.2e g.	2e C.	26 avril 18, Amb. 3/44.
LAFUMAT (Paul-Jean).	7e Bie	2e C.	16 janv. 18, Nieuport (Belg.).
LAUGIER (Jér.-Fr.).	3e gr.	2e C.	7 sept. 18, Amb. 2/36.
MARGUERIT (Gaston).	5e Bie	1er C.	19 août 14, Dieuze.
MARTIN (Léon-Bapt.).	2e -	2e C.	30 août 14, Xermaménil.
MANIGUENAUD (P.-C.Jean).	2e -	Capitaine	10 sept. 14, Issoncourt.
MANIOULOUX (M.-F.).	4e Bie	2e C.	21 sept. 14, Cumières.
MAMMETZ (Alexand.).	63e -	2e C.	21 sept. 14, Cumières.
MOURAND (Édouard).	6e -	2e C.	19 août 14, Dieuze.
MOULET (Camille).	1re	Mar. d. log.	19 févr. 15, Esnes.
MARQUES (Maur.-E.)	4e -	Lieuten.	1er mars 15, Forêt de Hesse.
MICHEL (Albert-À.).	7e -	2e C.	8 mars 15, Montzéville.
MARCE (Marcel).	8e -	2e C.	25 sept. 15, Amb. 7/5.
MICHEL (Joseph-M).	7e Bie	2e C.	10 juin 15, Dombasle.
MORISSET (Théophane)	2e -	2e C.	24 févr. 16, Dombasle.
MUIGUET (Marcel L.)	1re -	ler C.	12 mars 16, Esnes.
MARCEL (Séraphin).	3e -	M. po oint.	16 mars 16, Malancourt.
MERLE (Ferdinand).	8e S. M.	C.	22 mars 16, Bois Canard.
MICHELON (Ernest).	9e Bie	C.	22 mars 16, Malancourt.
MAURIN (M.-P.-A.).	8e -	Mar. d. log.	9 sept. 18, Amb. 2/26.
MARANDIN (Ch. J.)	3e -	Brigadier	18 mars 16, Dombasle.
MAINVILLE (Armand).	1re -	2e C.	4 juill, 16 Avocourt
MAURIN (Auguste.)	6e -	2e C.	18 juill. 17, rég. De Hetsas

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Nom et prénoms	Batterie	Grade	Date et lieu de Décès
MURCIANI (Ferd.-P.).	7e -	2e C.	20 mars 17, Amb. Océan.
MAGUET (F.-L.).	6e -	2e C.	28 juill. 17, rég. De Hetsas
MERTZ (Émile-M.)	9e -	2e C.	13 sept. 18, rég. de Margival.
MARTIN (Joseph-A.)	4e -	Adjudant	21 sept. 14, comb. de Gumières.
MARCELLIN (Mar.-S.).	1re -	1er	C. 30 mai 18, Amb. 5/55.
MOUTON (Paul-M.).	5e -	M. point.	4 nov. 18, Froidmont.
MIDARAINE (Aug.-M.).	3e -	2e C.	8 juin 18, Souilly.
NICOLAS (Paul-A.)	1re -	2e C.	30 août 14, Xermaménil.
NALIS (Joseph)	6e -	Capitaine	10 sept Hôp. Landau (Allemagne)
NURY (Marius).	3e -	2e C.	22 déc. 14, Cumières.
OLLIVIER (Henri-A.)	9e -	M- point.	1er mai 15, Dombasle.
PELLET (Fern. M.)	1re -	1er C.	8 juin 18, Amb. 10/22
POUPON (Louis A.)	3e -	2e C.	14 août 14, Moncourt.
PATENNE (Marius-P.).	1re -	2e C.	31 janv. 15, Verdun.
PERRE (Jean-Emile)	2e -	2e C.	24 sept. 15, B. de Malancourt.
PRIVAT (Clément).	5e -	Trompette	15 avril 16, Bar-le-Duc.
PANIS (Zéph.-Ern.).	6e -	Mar. d. log.	22 mars 16, Malancourt.
PERAIRE (Henri-N.)	6e -	2e C.	18 août 17, Amb. 5/1
PLAUTIN (Henri-J.)	3e -	Mar. d. log.	19 oct. 17, Reg. De Boesinghe
PAULET (Marcel-H.)	3e -	2e C.	31 mai 18, Amb. 3/55
PLEYNET (Xav.-M.)	3e	2e C.	19 oct. 17, reg. De Boesinghe
PASQUIER (J. –M.-F.)	6e -	2e C.	3 févr. 18, Odinkerke (Belg.)
PICOT (Rolland-J.)	7e -	2e C.	29 août 18, Soissons.
PELLEQUER (René-F.).	3e C. R.	Brigadier	22 mai 18, Hôp. évac. 43, P. 8.
RUEL (Jacques-L.)	4e Bie	2e C.	21 sept. 14, Cumières.
ROUGIER (Joseph).	3e -	Capitaine	24 août 14 Amb. Croix-Rouge.
ROSTAGNI (Antoine).	9e -	M. F.	16 sept. 14, Cumières.
ROCHE (Jean-Éd.)	8e -	2e C.	7 sept. 14, Lunéville.
Roux (Valérie-V.)	3e -	M. point.	14 oct. 14, forêt de Hesse.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Nom et prénoms	Batterie	Grade	Date et lieu de Décès
RICHARD) (Numa-L)	9e -	2e C.	16 oct. 14, Ligny-en-Barrois.
REVERCHON (P. P.)	1re -	S.-Lieut.	26 févr. 15, Malancourt.
ROBIN (Edmond)	2e Son.	2e C.	23 févr. 16, Esnes.
REPELIN (André-L.)	5e Bie	Brigadier	15 oct. 15, Dombasle.
ROSTIN (ÉmiJe-E.).	8e Bie	2e C.	17 févr. 16, Amb. 5/13.
REYNES (Pierre-K.).	8e -	2e C.	23 févr. 16, Dombasle.
ROUX (Paul).	6e -	M. point.	28 févr. 16, Châtre.
ROUANET (Mar.-Éd.)	6e -	2e C.	22 févr. 16, Malancourt.
ROUX (Fernand-M.).	3e -	C.	25 mars 16, Brocourt.
RAVAILLE (Denis-J.)	5e -	Capitaine	29 juin l6,Coxy de-Ville (Belg.)
ROMÉAS (Germ.-C.).	lre -	2e C.	23 juill. 17, Voesten (Belg.).
REYNARD (Joseph-H.)	3e -	2e C.	3 oct. 18, Amb. 16/22.
RAYNAUD (Ach.-T.).	7e-	M. point.	3 août 17, Rousbrugge (Belg.).
RAYMOND (Amédée)	4e -	«	8 sept. 18, Amb. Pierrefonds.
REVEST (Alph.-Ph.).	4e -	M. point.	17 août 17, Boesinghe (Belg.).
RIQUEAU (Joseph)	3e -	2e C.	29 mai 18, Amb. 10/22.
RAULY (Justin).	7e -	2e C.	4 nov. 18, Froidmont.
RICOU (J.-Baptiste).	4e -	2e C.	24 oct. 18, Villers-Cotterêts.
SALLERAS (Pierre)	2e -	2e C.	14 août 14, Montcourt.
SAUZET (Urbain-J.).	8e -	Mar. d. log.	28 janv. 16, Montzéville.
SECOND (Maurice)	lre	S,-Lieut.	16 sept. 14, Cumières.
SIMONOT (Jacq.-P.).	8e -	Mar. d. log.	22 janv. 16, cote 304.
SAUZADE (Louis D.).	8e -	Mar. d. log.	23 mars 16, Malancourt.
SONNIER (Émile A.).	7e -	C.	22 mars16, Malancourt.
SOUBEYRAND (M. C.)	4e -	C.	24 mars 16, Malancourt.
SAUSSINE (Numa E.).	4e -	C.	27 mars 16, Malancourt.
SERRICIES (Jules).	6e -	2e C.	10 nov. 18, LangenschWalbach (Allemagne).
SAMPIERI (Simon J.)	7e -	Mar. d. log.	26 avril 16, Nieuport (Belg.).
SIMON (Marcel)	7e -	2e C.	27 juill 17, Centre chirurgical de Rousbrugge (Belgique)
SALLES (Clément-Fr.).	7e -	Mar. d. log.	14 mars 16, Haucourt.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Nom et prénoms	Batterie	Grade	Date et lieu de Décès
SARABIA (Maurice).	7e -	2e C.	29 juill. 17, Centre chirurgical de Rousbrugge (Belgique)
SAGUALA (Joseph)	3e -	2e C.	31 août 18, Soissons.
SONIER (Georges-F.)	7e -	2e C.	19 janv. 18, St-Hosp-OostHoeck.
SARTIER (Joseph).	6e -	Mar. d. log.	24 sept. 18, Moulin de Laffaux.
SAVARIN (Dieud.-M.).	6e -	2e C.	29 déc. 17, Amb. Océan-La Panne.
SUBILLE (Charles)	7e -	2e C.	24 sept. 18, Moulin de Laffaux.
SAUVAIRE (Joseph-F.)	3e -	2e C.	17 juin 18, Amb. 10/22.
TOUTAIN (Gabriel)	8e -	Lieuten.	Antérieurement au 27 fevr. 16.
TEYSSIER (Albert-J.).	9e -	2e C.	29 oct. 17, S. P. 5.
TURREL (Aimé)	8e -	M. point.	22 mars 16, cote 304.
TALAGRAND (Ern.-F.).	4e S. M.	2e C.	5 févr. 17, Bazoches.
TRAVERS (Pierre-M.)	28e Bie	1er C.	20 août 18, Oise.
TOURTE (Henri-J.).	lre S. M.	2e C.	15 sept. 18 Aisne.
VIAL (Rémy-Jean-C.).	lre Bie	2e C.	19 août 14, Bidestroff.
VERNY (Marie-Jacq.).	4e -	Mar. d. log.	20 déc. 14, Bois d'Esnes.
VAROT (Charles-Louis).	6e -	Mar. d. log.	19 août 14, Dieuze.
VERRIER (Joseph-M.).	8e -	C.	22 mars 16, cote 304.
DE VAUCORBEIL (M.).	7e -	Brigadier	4 avril 16, Brocourt.
VIAUD (Marius).	6e -	2e C.	18 juill. 17, Hetsas.
VIGUIER (Ernest).	8e -	2e C.	2 août 17, Hetsas.
VIALA (Albert.)	9e -	2e C.	26 oct. 17, Boesinghe (Belg.).
VILLARD (Adr.).	9e -	M. point.	7 janv. 18, rég. Nieuport (B.).
VOULOUZAN (Mar.-A.).	7e -	2e C.	16 janv. 18, Nieuport (Belg.).
VIAUD (Vincent).	1re -	Mar. d. log.	28 mai 18, rég. de Verdun.
VALETTE (Jules-Alb.).	5e -	1er C.	30 août 18, rég. de Soissons.
VIOLLE (André-J(an).	8e -	2e C.	9 oct. 18, Amb. 15/99.
VALLON (Henri-Él.).	6e -	2e C.	27 oct. 18, Amb. 4/51.

Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : M.F. Robelin - 2015

Morts glorieux du 55e régiment d'artillerie, cet historique, écrit au lendemain de la paix, sur le sol allemand, dira à ceux qui vous pleurent que votre sacrifice sublime n'a pas été vain.

A tous il clamera notre reconnaissance. De vous il éternisera le souvenir. A nos chefs ce petit livre montrera que, parce que nous eûmes foi en eux, nous fûmes à hauteur de notre tâche.

Aux survivants il rappellera nos étapes, nos souffrances, nos peines et aussi nos joies.

Et puisse-t-il enseigner à ceux qui vous succéderont que, pour l'honneur du régiment, pour la gloire de la France, aucun sacrifice ne fut trop grand !

Langenschwalbach (Taunus-Allemagne)
le 23 juin 1919.

****